

# La Presse

1 . La Presse. 1841-05-27.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



ABONNEMENTS :

Un an... 48 fr. / Trois mois... 16 fr. / Six mois... 24 fr.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> et du 15 du mois.

LA

LA PRESSE

INSERTIONS :

1 fr. 50 c. la petite ligne et 3 fr. la ligne de réclame.

Toutes les lettres doivent être affranchies.

Toutes les communications et réclamations relatives à la rédaction politique doivent être adressées à M. EMILE DE GIRARDIN.

Bureaux : Rue Saint-Georges, 16, à Paris.

Toutes les communications relatives à la rédaction du feuilleton et à l'administration du journal doivent être adressées à M. PUJARIER.

## Paris, 26 mai.

La chambre des députés a continué aujourd'hui la discussion du budget des recettes sans incident remarquable. Elle s'est principalement occupée de régler la perception de l'impôt sur les bois. On sait que M. Humann avait proposé un ensemble de mesures destiné à rendre plus productive cette branche de nos revenus indirects. On sait aussi que la commission refusait à M. Humann la sanction de la plupart de ces mesures. Qu'a fait la chambre? Elle a fait de l'éclectisme. Sous prétexte d'arranger tout le monde, elle a voté par ci par là quelques concessions au système de M. Humann, qu'elle a bien vite rachetées par des concessions au système de la commission. Il résulte de là que le système qui a prévalu, est le plus incohérent, le plus confus, le plus contradictoire qui se puisse imaginer. Mais nous ne serions pas surpris que la chambre le regardât comme un chef-d'œuvre. Ce qu'elle aime par-dessus tout, ce sont ces combinaisons mixtes, mi-parties de principes opposés et antipathiques. Elle a horreur de la logique, et pour se bien faire accueillir d'elle, il suffit d'afficher un grand dédain pour ce qu'on appelle les idées absolues.

Quant à nous, nous avons fort peu de goût et d'estime pour les tendances qui ont triomphé aujourd'hui. Nous pensons que, loin d'avoir amélioré les services publics, la chambre n'a su qu'y jeter le désordre et la confusion. Elle n'a donné satisfaction à personne, ni au gouvernement, ni à la commission, ni à l'esprit fiscal, ni à l'esprit libéral. Elle a fait du salmigondis législatif, qu'il faudra débrouiller l'année prochaine. Dieu veuille alors que l'on soit mieux inspiré!

Au milieu de la perturbation produite par ces votes distraits et inconséquents, M. Deslongrais a hasardé un amendement de la plus haute gravité. Il ne s'agissait de rien moins que d'abroger d'un coup de main, sans préparation, par quatre lignes improvisées, la loi de 1831 qui avait réduit les charges dont est grevée chez nous la production vignicole. M. Deslongrais demandait tout simplement que l'impôt de consommation sur les alcools fût porté de 34 fr. à 50 fr. par hectolitre. Pas davantage! Il trouve sans doute que le vin est à trop bon marché, et que les travailleurs se le procurent trop aisément!

Heureusement M. Dufaure, avec sa parole nette et forte, a démontré tous les vices de cet amendement. La chambre, dont l'attention s'était pour un moment réveillée, a compris tout ce qu'il y avait d'abusif dans le zèle fiscal et prohibitif qu'on venait de déployer devant elle. L'amendement a donc été rejeté à une forte majorité. Espérons qu'à l'avenir on n'osera plus le reproduire. C'est bien assez que, par la détestable combinaison de nos tarifs de douanes et de nos droits d'octroi, on prive de viande saine les classes pauvres et laborieuses. Si vous leur enlèvez encore la faculté d'acheter un peu de vin, que leur restera-t-il pour réparer leurs forces chaque jour épuisées par un rude travail? Ne voyez-vous pas qu'avec votre système, vous finiriez par atteindre dans la source même de leur existence les populations de nos villes et de nos campagnes?

Le reste de la séance ne vaut pas la peine d'être mentionné. La discussion du budget des recettes sera terminée après-demain, et la session finira de fait avec la semaine courante.

Les débats du procès relatif à l'attentat du 15 octobre ont continué aujourd'hui à la chambre des pairs.

La liste des témoins est épuisée.

M. le procureur-général prendra demain la parole pour son réquisitoire.

Dans la séance de la chambre des communes du lundi 24 mai, sir Robert Peel a annoncé que jeudi 27 il ferait la motion suivante : « Les ministres de S. M. ne possèdent pas assez la confiance de la chambre des communes pour qu'il leur soit permis de faire triompher les mesures qu'ils jugent essentielles pour le bien public, et leur maintien au pouvoir dans un tel état de choses est en désaccord avec l'esprit de la constitution. »

Lorsque la chambre s'est formée en comité de subsides, sir Robert Peel a déclaré qu'il ne s'opposerait pas à la motion du chancelier de l'échiquier relative aux droits annuels des sucres. Ce que l'honorable baronnet a dit au commencement de la séance lève tous les doutes

sur la résolution prise en définitive par le parti tory pour contraindre, à l'aide d'un moyen constitutionnel, le ministère à se retirer devant une opposition en majorité.

Sur une interpellation de lord Sandon, lord Palmerston est venu exprimer l'espoir que le gouvernement de Buenos-Ayres accepterait la médiation de l'Angleterre pour terminer son différend avec Montevideo; mais que les journaux qui ont prétendu que ce différend allait être arrangé par l'intervention amiable de la France et de la Grande-Bretagne n'avaient pas de renseignements exacts.

Lord John Russell, rectifiant les détails donnés il y a peu de jours par lui sur l'affaire de M. Mac-Leod, déclare que, d'après les renseignements récemment arrivés, cette affaire, au lieu d'être portée devant les cours fédérales, a été portée devant les cours suprêmes par *habeas corpus*, et qu'elle devait venir le 3 mai. Répondant à l'interpellation d'un honorable membre, le ministre a ajouté qu'il n'insisterait pas pendant la session actuelle pour l'adoption du bill d'amendement aux lois des pauvres. Le noble lord a annoncé ensuite qu'il comptait présenter le bill des séductions électorales.

Les journaux ne contiennent rien d'intéressant.

— Notre correspondance espagnole ne nous apporte aucune nouvelle.

— Des personnes en position d'être bien informées et en état de bien juger les hommes et les choses nous écrivent de Constantinople ce qui suit :

Constantinople, 7 mai.

Des troubles sérieux ont éclaté dans plusieurs provinces; la Bosnie, la Bulgarie, la Roumélie se sont soulevées; la Macédoine est dans un état d'exaspération qui fait craindre une révolte; enfin le reste du pays est en proie à un mécontentement, une agitation qui donnent de vives inquiétudes. C'est jusqu'ici le seul résultat très avéré des réformes introduites avec tant de fracas et si peu de discernement depuis quelque temps. Reschid-Pacha a tout renversé, tout détruit, sans avoir rien à substituer à ce qu'il renversait. Il travaillait ici pour l'Europe, et quand les journaux de Paris et de Londres annonçaient à leurs lecteurs qu'il venait de faire encore quelque innovation, il était au comble de la joie, de même que la multitude critique lui causait des insomnies prolongées.

On ne saurait contester à Reschid-Pacha de bonnes intentions; cependant c'est l'homme qui a fait le plus de mal à l'empire ottoman, et même à la cause de la civilisation, car il a tant fait qu'il a fini par dégoûter le peuple de tout ce qui s'appelle amélioration et réforme. Le fait est que, malgré sa probité personnelle, on a commis les plus grandes exactions pendant son ministère; jamais il n'y a eu une pareille dilapidation des finances publiques, et, il faut le dire, le peuple est infiniment plus malheureux qu'avant ces dernières tentatives de régénération. Le hattî-scherif de Gulhané lui accorde bien, il est vrai, quelques libertés; mais outre qu'il n'en a pas encore joui, ce n'est pas là ce qui le touche le plus. Ce n'est pas un peuple mûr pour la liberté; il ne demande ni des lois, ni l'indépendance, il demande du bien-être, tout au moins d'être un peu mieux traité, de ne pas être aussi malheureux. Voilà ce que les réformateurs de la Turquie ne comprennent pas, Reschid-Pacha tout le premier, qui s'est figuré qu'il allait électriser tous les Turcs par son espèce de charte octroyée; tandis qu'après 18 mois, il y a les trois quarts de la nation qui ne la connaissent pas, n'en ont pas entendu parler.

Le ministère actuel est beaucoup plus populaire que celui de Reschid-Pacha, et, peut-être, à cette seule considération, il pourra se soutenir pendant quelque temps. Toutefois il n'a pas la tendance rétrograde que veulent lui faire croire les partisans de Reschid-Pacha; et sans être aussi avancé que celui-ci, il n'est pourtant pas partisan des anciens abus.

Bien que depuis quelque temps, lord Ponsonby ne soutint plus Reschid-Pacha, qu'ils en fussent même venus, sur les derniers temps, à une extrême froideur, il a été surpris de sa chute, qu'il ne croyait pas si prochaine. Mais celui des diplomates de Pera qui a été le plus affecté est l'internonce d'Autriche, dont Reschid faisait aveuglément toutes les volontés. Les Russes ne disent rien, mais, probablement, ce sont eux qui ont opéré ce changement par l'intermédiaire de Riza-Pacha. Ce n'est pas qu'ils craignent Reschid-Pacha, puisqu'ils avaient fini par s'entendre dans les derniers temps, mais il est naturel qu'ils préfèrent des hommes sur le dévouement desquels ils peuvent d'avance compter.

Probablement, Reschid reparaitra au pouvoir, mais pas encore. On y verra avant lui l'ex-seraskier Halil-Pacha, beau-frère du sultan, qui a perdu sa place comme il l'avait eue, sans savoir pourquoi, mais qui a voué une haine à mort à Reschid, et qui est homme à se venger.

Quant au fameux Ahmed Ethbi-Pacha, autre beau-frère du sultan, c'est la nullité personifiée. Il s'est retiré des affaires criblé de dettes et disposé à en faire de nouvelles, témoin un arabe, espèce de voiture qu'il a fait faire pour donner en cadeau à la Valide sultane, et qui a coûté cinquante mille francs.

Les troubles de la Bulgarie et de la Roumélie ont été étouffés. Hussein, pacha de Widdin, a marché, avec quelques milliers d'Albanais, contre les insurgés, et en a fait un horrible massacre. On parle de trente villages pillés et incendiés, et d'un nombre considérable de prisonniers. Malheureusement, ce sera bientôt à recommencer sur d'autres points. M. Alphonse Royer a donné sa démission et part aujourd'hui pour France sur le paquebot français.

Une autre lettre s'exprime ainsi :

Les consuls des quatre puissances ne sont pas encore partis pour Alexandrie.

La santé du sultan continue de donner des inquiétudes dans un avenir peu éloigné. Les populations bulgares poursuivies par les Albanais, sous le commandement du pacha de Nissa, se sont jetées dans la Serbie qui est prête elle-même à s'insurger.

On accuse le gouvernement grec et la Russie de pousser aux manifestations qui ont lieu en Thessalie et en Macédoine. On dit que trois mille Grecs ont passé de la Morée en Candie; la Syrie est aussi dans un état d'effervescence dont on ne peut calculer les conséquences. La Porte n'a pu envoyer qu'une partie des troupes qu'elle aurait voulu y expédier; elle a craint de dégarner la capitale et aujourd'hui le pacha de Salonique a fait au gouvernement la demande d'un renfort de quatre mille hommes.

## Actes officiels.

JUSTICE. — Par ordonnance du roi, en date du 24 mai, ont été nommés : Conseiller adjoint à la cour royale d'Alger, M. Bernard de Marigny, ancien substitut du procureur du roi près le tribunal de première instance d'Embrun, actuellement attaché au ministère de la justice;

Juge adjoint au tribunal de première instance d'Alger, M. Caillebar, actuellement juge adjoint au tribunal de Bone;

Juge adjoint au tribunal de première instance de Bone, M. Ernouf, juge de paix du canton de Saint-Malo de Lalande, arrondissement de Contances;

Juge adjoint au tribunal de première instance de Bone, M. Lefrançois, avocat à Dieppe.

## Chambre des députés.

Séance du 26 mai. — Présidence de M. SAUZET.

A midi et demi, la séance est ouverte et le procès-verbal adopté. M. DUPRAT dépose le rapport sur le projet portant règlement des comptes de 1839.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du projet du budget des recettes pour 1842.

La discussion s'ouvre sur l'art. 15, pour lequel le gouvernement propose la rédaction suivante :

« L'exemption du droit de circulation sur les boissons ne sera accordée qu'en cas de : »

1<sup>o</sup> Pour les vins, cidres et poirés, qu'un récoltant fera transporter de son pressoir ou d'un pressoir public à ses caves et celliers, ou de l'une à l'autre de ses caves dans l'étendue d'une même commune ou d'une commune limitrophe;

2<sup>o</sup> Pour les boissons de même espèce qu'un colon partiaire, fermier ou preneur à bail emphytéotique à rente, remettra au propriétaire ou recevra de lui, dans les mêmes limites, en vertu de baux authentiques ou d'usages notoires.

Dans les cas prévus par le présent article, les propriétaires, colons ou fermiers ne seront tenus de se munir que d'un passavant.

Les articles 3 de la loi du 28 avril 1816 et 3 de la loi du 17 juillet 1819 sont abrogés.

La commission modifie le second paragraphe en ces termes :

« 2<sup>o</sup> Pour les vins, cidres et poirés qu'un récoltant fera transporter de son pressoir ou d'un pressoir public à ses caves et celliers, ou de l'une à l'autre de ses caves, dans l'étendue d'une même commune ou d'une commune limitrophe de l'arrondissement où la récolte aura été faite, qu'ils soient ou non dans le même département;

2<sup>o</sup> Comme au projet.

M. DUPRAT voudrait remplacer l'art. 15 par la rédaction suivante :

« La perception des droits de circulation continuera d'être faite conformément aux dispositions de l'art. 3 de la loi du 28 avril 1816 et de l'art. 3 de la loi du 17 juillet 1819. »

M. HUMANN, ministre des finances, repousse cet amendement.

M. BÉCHARD combat l'article du gouvernement, comme injuste, et la proposition de la commission comme inefficace.

La chambre, après avoir entendu MM. Rivet, Barbet, Mauguin et Vuitry, rejette l'amendement de M. Duprat.

M. LACAYE-LAPLAGNE expose les motifs qui ont porté la commission à proposer une rédaction différente de celle du gouvernement.

M. HUMANN, ministre des finances, persiste dans le projet du gouvernement. On a dit que ce projet n'augmenterait pas un grand accroissement dans les recettes; cependant l'augmentation qu'il procurera sera considérable, cela est incontestable; cette augmentation, jointe à quelques autres, assurera le rétablissement de l'équilibre entre les deux budgets.

Il est à craindre que ce qu'on repousse aujourd'hui avec vivacité ne donne des regrets amers dans l'avenir; il est probable qu'il faudra prendre plus tard un parti désespéré pour remédier au mal. Nous sommes en déficit; il faut faire cesser cet état de choses au plus tôt, sous peine de voir le gouffre du déficit s'élargir de jour en jour, s'élargir à ce point que, pour le combler, il faudra avoir recours à des mesures décisives, à des mesures topiques, qui effraieront le pays et mécontenteront toutes les populations; mais en outre on doit craindre, tout en ayant la bonne volonté de faire des sacrifices, on doit craindre que le mal s'accroisse au point de devenir incurable.

En terminant, dit M. le ministre, il est de mon devoir de persister dans les dispositions que nous avons présentées, dispositions que nous avons prises dans l'intérêt du Trésor, dans l'intérêt du pays tout entier.

M. DUCOS soutient l'amendement de la commission. (Aux voix! aux voix!)

## FEUILLETON DE LA PRESSE.

### SALON DE 1841.

(Cinquième article.)

#### PAYSAGES. — Animaux. — Nature morte.

MM. HUET. — CABAT. — MARILLIAT. — BARTHÉLEMY MIENN. — DELABERGE. — VICKERBERG. — NESTOR D'ANDERT. — CELESTIN NANTEUIL. — LEGENTIL. — LABOURE. — JADIN. — Mlle ÉLISE JOURNET.

M. Huet a-t-il changé de système, comme on l'a prétendu, autour de nous? Nous ne le croyons pas; il a seulement changé de contrée. Jusqu'à ce jour, M. Huet s'était exclusivement, mais vivement impressionné des natures du nord où la forme indécise flotte dans la brume, où les gazons humides absorbent l'ombre, et où le soleil n'accuse le contour d'aucune ligne. M. Huet, qui avait compris admirablement la poésie vague, mystérieuse, enveloppée de vapeurs de nos latitudes, l'avait traduite comme il l'avait vue; de là la poésie, je dirai presque allemande de sa peinture. Depuis, M. Huet a quitté les brumes mélancoliques, les lignes souples mais molles, paisibles et fuyantes du nord pour le plein soleil de l'Italie, qui éclairait vigoureusement les objets, accentue toutes les formes, accuse toutes les ombres. Sa peinture en est devenue ferme et précise, l'artiste a compris qu'en paysage la première qualité n'est pas de donner à tous les sites l'apparence d'un même site, mais de conserver à chaque contrée, à chaque soleil et à chaque heure de soleil, son véritable caractère, et son apparence native.

M. Huet a exposé cette année cinq paysages. De tous ces paysages, celui que nous préférons est le torrent d'Italie. Une eau verdâtre se précipite à travers des rochers; une vallée étroite circule et va se perdre entre des montagnes. La composition, l'entente des lignes sont bien comprises; mais ce qui caractérise le talent de M. Huet et lui assigne une aussi grande place que les autres artistes, quoique avec une différence tranchée, c'est la solidité magistrale de sa peinture. Il traduit sans hésitation la santé, la plénitude de vie de la nature, il distribue largement la lumière partout; les rochers ont toute leur aspérité, les terrains leurs gisements nécessaires, les fonds leur ton vaporeux. Il y a dans ce paysage la franchise vénitienne de la couleur. Allez regarder l'intérieur d'une forêt, et voyez comment

les troncs d'arbres, les feuilles, les moindres détails, les lignes flamboyantes de l'horizon, sont attaqués avec cette organisation vigoureuse du coloriste qui ne se contente pas de vagues similitudes, de fantômes pâles, ombres de la vie plutôt que la vie elle-même. Et cependant la précision n'exclut pas la poésie même de ces heures incertaines où, pâissante et mourante, la lumière s'enfonce et recule dans l'infini des cieux.

La nuit va venir, des vapeurs glissent et descendent sur les flancs des collines. Les esprits invisibles, âmes des noyés, se promènent déjà sur les flots ténébreux du lac. N'avez-vous pas déjà entendu tinter sinistrement la cloche de l'abbaye? Il est trop tard, belle châtelaine et peux chevalier, pour errer ainsi sur la lisière de la forêt, à l'heure où les apparitions se lèvent et jettent au passage leurs malédictions. Aussi les deux amans poussent au galop leur destrier et fuient rapidement vers la poterne du château, sous la nuit des grands arbres. Cette toile de M. Huet respire la poésie sombre et mystérieuse du moyen âge.

Il est peu de peintres ayant en ce temps-ci le courage de certaines harmonies rares et choisies qui sortent un peu des effets perpétuellement transmis, perpétuellement recommencés. M. Huet, dans sa Vue du port et de la rade de Nice, a essayé de traduire un de ces moments où la nature semble, dans le ciel comme sur la terre, revêtir une parure uniforme, une teinte générale. Le ciel est envahi par une vapeur et comme par une poussière grise où se détachent des nuages blancs; les terrains poudreux sont parsemés d'oliviers gris comme le ciel. Il n'y a que les maîtres qui sachent envelopper leur toile dans une couleur tranquille et générale. Cela poétise la nature en lui enlevant de suite ses aspects vulgaires. Pour la grande peinture historique, les maîtres n'ont jamais suivi d'autre système.

M. Cabat a laissé de côté la trompette épique de Poussin, pour revenir aux fraîches et naïves pastorales de sa première jeunesse. La critique ne doit jamais assigner le genre de sujets que le peintre doit traiter ni lui poser de bornes. Mais plus je me rappelle les débuts de M. Cabat, cette simplicité et cette vérité d'émotions que tout jeune encore il avait su trouver aux portes de Paris, plus je m'imagine qu'il est prédestiné à nous révéler le secret de cette poésie que partout la nature donne, en France comme en Italie. M. Cabat est encore trop voisin des belles années de sa vie pour essayer d'écrire les pages austères et solennelles de la nature. Dans les quelques excursions qu'il a tentées vers le paysage historique, il n'a pu abandonner ce parfum de puérilité charmante, de finesse adorable, de bonhomie fla-

mande qui caractérisaient ses autres œuvres : ses nids d'oiseaux, ses petites barques, ses lapins broutant le serpolet, ses grenouilles gravement assises au bord des eaux. Caprices d'enfant qui aime trop tout ce qu'il regarde, tout ce qu'il écoute pour obéir à ces abstractions reproduisant moins la campagne que la pensée humaine. Ayons le courage d'en convenir, ce que nous aimons dans les champs en plein soleil ou au premier lever des étoiles, ne sont souvent que les plus infimes choses, bruits d'herbes, voix d'insectes, murmures errants sur des ailes brillantes, que savons-nous? mille riens adorables que l'homme sérieux méprise, que l'artiste contemple avec amour durant des heures entières.

M. Cabat unit cette poésie des moindres détails à la plus habile exécution de tous les peintres modernes. Mais que M. Cabat y prenne garde et ne laisse pas commander l'âme par la main. Qu'il ne vive pas trop sur la richesse acquise. L'émotion est la source divine de tous les talents, ceux qui ressuscitent toujours la même émotion, déjà éteinte, peuvent étonner par la science de la touche, mais ils n'impressionnent plus. Nous faisons cette remarque, parce que nous trouvons que les deux tableaux de M. Cabat ne dépassent pas, n'atteignent pas même ses œuvres précédentes.

Cependant, lorsqu'on se trouve devant la toile qui représente les clairières d'une forêt, on oublie tout souvenir passé, on admire pleinement le talent du peintre. M. Cabat est peut-être celui qui sait mieux lier toutes les parties d'un paysage. Les mouvements de terrains sont toujours bien fondus, les ombres et les clairs bien disposés. Lorsqu'il trace une route quelque part, si on la perd un moment, c'est pour la retrouver plus loin. Il a ce talent du romancier qui sait bien conduire une action et n'introduit jamais un personnage comme par nécessité, pour l'éconduire à la page suivante. Mais ces qualités sont peut-être les moindres de M. Cabat. Il faut examiner sa peinture en elle-même, qui soutient la comparaison des maîtres flamands, cette touche puissante qui anime tous les objets, cette couleur, cette lumière sans tapage, sans effort, sans prétention et si finement rendue. Cet intérieur de forêt est un petit tableau qu'on ne peut se lasser de regarder. On n'en voudrait supprimer peut-être que des touches trop uniformes pour les arbres des premiers et des seconds plans, la corde flasque des bûcherons qui partagé disgracieusement la composition dans toute sa largeur.

Nous aimons moins la vue de Normandie. On y sent bien, sans doute, le même savoir faire, mais l'ensemble est moins lié, moins harmonieux; on y sent davantage la combinaison. Ensuite le moulin à eau, la meunière,



**M. LE PRÉSIDENT :** Je consulte la chambre.  
Une première épreuve est déclarée douteuse. A la seconde épreuve, l'amendement de la commission est adopté.  
L'article 15 du projet de gouvernement, ainsi modifié, est ensuite adopté.  
Les articles suivants, jusqu'à l'article 21 inclusivement, qui sont tous relatifs aux impôts sur les boissons, sont également adoptés sans discussion importante, avec les modifications de la commission, consenties par le gouvernement.  
L'article 22, qui fixe à 30 litres d'alcool pour un hectolitre de liqueurs, la base de l'opération de la conversion des esprits et eaux-de-vie en liqueurs, article dont la commission propose le rejet, est mis aux voix et adopté.  
Art. 23. La disposition de l'art. 85 de la loi du 28 avril 1816, qui accorde aux propriétaires, vendant en détail les boissons de leur cru, une remise exceptionnelle de 25 0/0 sur les droits de détail qu'ils ont à payer, est abrogée.  
La commission propose de rédiger cet article de la manière suivante :  
« Les propriétaires vendant en détail les boissons de leur cru ne continueront à jouir de la remise exceptionnelle de 25 0/0 sur les droits de détail qu'ils ont à payer, qui leur est accordée par l'article 85 de la loi du 28 avril 1816, qu'autant qu'ils n'établiront pas plus d'un débit dans l'étendue d'une même commune. »  
**M. DE LANCY** présente quelques considérations sur la fiscalité qui écrase, selon lui, l'industrie vignicole.  
**M. RIVET**, rapporteur, expose les motifs de la rédaction de la commission.  
**M. HUMANN**, ministre des finances, persiste dans le projet du gouvernement.  
La chambre entend encore M. de Golbéry ; puis il est procédé au vote.  
Une première épreuve est déclarée douteuse.  
A la seconde épreuve, l'amendement de la commission est rejeté.  
**M. LE RAPPORTEUR :** La commission propose le rejet de l'article 23 du gouvernement.  
Cet article est adopté.  
**M. LACROSSE** propose un article additionnel ainsi conçu :  
« La base de trente litres d'alcool pour l'hectolitre de liqueurs pourra être élevée à trente-cinq litres par ordonnance royale. »  
**M. HUMANN**, ministre des finances : Ce n'est pas là une bonne mesure fiscale. Quant au fond de l'amendement, je n'ai pas d'objection à faire, puisque le gouvernement reste maître de faire ce qu'il jugera convenable.  
**M. GARNON :** M. Gay-Lussac m'a dit que 100 litres de liqueur contenaient 31 litres d'alcool ; la base de 30 litres fixée par le projet du gouvernement n'est donc pas praticable.  
La chambre entend encore MM. le rapporteur et Barada.  
**M. DUPIN** fait remarquer que la discussion peut compromettre l'amendement ; il ne faut pas, comme ses partisans le disent, chercher à le faire adopter comme loi, on n'obtiendrait absolument rien.  
L'article additionnel de M. Lacrosse est mis aux voix et adopté.  
Cet amendement prendra place immédiatement après l'article 20.  
**M. DESLONGRAIS** développe un autre article, dont voici les termes :  
A partir de 1842, le droit général de consommation sur les alcools, sera perçu à raison de 50 fr. par hectolitre.  
**M. DUFAURE :** La chambre ne peut voter par enthousiasme un impôt si considérable qui vient d'être imposé à la tribune par un de ses membres ; il faut que la question soit étudiée. Que la chambre se réserve de la résoudre à la session prochaine, après mûre réflexion.  
Après avoir entendu MM. Deslongrais et Tesnières, la chambre rejette le paragraphe additionnel.  
L'article 24, relatif aux poudres, est adopté sans discussion.  
On passe à la discussion de l'article 25, qui règle la perception des divers droits.  
**M. AUGUIS** présente quelques observations sur l'ensemble. Il se plaint de l'exiguité des recettes.  
Le premier paragraphe est relatif aux droits d'enregistrement, et est adopté.  
§ 2. « Droits de douanes, y compris celui sur les sels. »  
**M. GLAIS-HIZOIN :** Je proteste contre l'impôt sur les sels, qui est injuste et contraire à l'esprit de la charte.  
MM. Luneau et Schauenburg sont encore entendus.  
**M. HUMANN**, ministre des finances : Je ne puis pas permettre qu'on dise qu'un impôt qui est perçu tous les ans est un impôt contraire à la charte.  
**M. GLAIS-HIZOIN :** Contraire à l'esprit de la charte.  
**M. HUMANN :** Mais, messieurs, cet impôt est voté tous les ans par les deux chambres. Le reproche tomberait sur la législature ; cela n'est pas possible.  
La chambre réserve le vote du paragraphe 2, parce que plusieurs amendements relatifs aux droits sur les bestiaux, qui se rattachent aux droits de douane, ne seront discutés qu'après le vote de tous les paragraphes de l'article.  
Le paragraphe relatif aux contributions indirectes est adopté sans discussion.  
§ 4. De la taxe des lettres, etc.  
**M. ETIENNE** appelle l'attention de la chambre sur cet impôt, auquel soixante conseillers-général ont demandé une modification.  
**M. LE PRÉSIDENT :** Un amendement a été proposé par M. Cordier sur le paragraphe. Est-il appuyé ? (Non ! non !)  
**M. GLAIS-HIZOIN :** Je demande à faire une observation... (Ah ! ah ! — Assez ! assez !) J'appuie l'amendement... (Oh ! oh !)  
L'honorable membre monte à la tribune et développe un journal anglais d'un format immense au milieu de murmures de l'assemblée.  
**M. GLAIS-HIZOIN** soutient que M. le ministre des finances a commis une erreur lorsqu'il a dit dernièrement à la tribune qu'on se repentait en Angleterre d'avoir modifié la taxe des lettres.  
L'honorable membre, prenant le journal anglais, lit à l'appui de son assertion un passage d'un discours du chancelier de l'échiquier, qui déclare que la mesure sur la taxe n'a donné lieu à aucun faux calcul, et qu'elle deviendra très avantageuse.  
L'orateur appuie ensuite l'amendement de M. Cordier, qui est mis aux voix et rejeté.  
**M. BEAUMONT** (de la Somme) propose de supprimer le décime rural.  
Cet amendement n'est pas adopté.  
**M. SCHALS** demande que le droit de 5 p. 0/0 sur les envois d'argent soit réduit à 2 1/2 p. 0/0.  
**M. HUMANN** combat cette proposition.  
L'amendement est rejeté.

Le paragraphe 4 est adopté.  
Le paragraphe suivant est relatif aux rétributions établies sur les élèves des collèges, etc.  
**M. DE LA FLESCHE** propose un amendement qui n'est pas adopté.  
Les autres paragraphes de l'article sont adoptés sans discussion.  
La séance est levée à six heures.  
**ORDRE DU JOUR DU JEUDI 27 MAI.** — A midi, séance publique. — Suite de la discussion du projet de budget des recettes pour 1842.  
**Cour des pairs.**  
Audience du 26 mai. — Présidence de M. le chancelier PASQUIER.  
**AFFAIRE DARMES**  
A midi, la cour entre en séance.  
Le ministère public est introduit.  
On remarque la même affluence dans les tribunes publiques.  
**M. LE PRÉSIDENT :** La cour va entendre les dépositions de témoins relatifs à l'accusé Duclos. Introduisez le témoin Alexandre.  
D. Quels sont vos nom, prénoms, âge, lieu de naissance, profession et demeure ? — R. Je me nomme Alexandre Charles, né à Paris, âgé de 27 ans, cocher de cabriolets, et je demeure rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or, 3.  
D. Dans vos relations avec Valentin Duclos, avez-vous eu occasion de remarquer qu'il fût fréquenté par le nommé Darmès ? — R. J'ai souvent vu cet individu que je ne connaissais pas sous son nom, mais bien sous celui de Frotteur, qui venait souvent aux remises des rues Richer et Bileu parler avec M. Valentin Duclos ou bien avec les cochers. Je l'ai aussi rencontré plusieurs fois dans le domicile de Valentin, parlant avec lui ou avec sa femme.  
D. N'avez-vous pas fait des cartouches avec Valentin Duclos ? — R. Je n'ai jamais fait de cartouches avec cet homme ni avec d'autres ; mais je vais vous dire ce que j'ai vu un soir, dans le courant du mois de juin dernier. Je conduisis mon cabriolet chez Valentin, vers les onze heures ; je montai dans la salle, au premier étage, pour rendre mes comptes ; je trouvai Valentin debout, vêtu de sa blouse et coiffé d'une casquette, c'est à dire d'un bonnet rouge, dit bonnet républicain. Sur la table qui est en face le buffet, à gauche de la croisée, je remarquai une petite boîte en bois, longue environ 35 centimètres, large de 20 centimètres, haute de 15 à 18 centimètres, sans couvercle, qui était remplie de grosse poudre ; le milieu était relevé en pointe ; auprès se trouvait une main de gros papier gris. Je ne fus pas longtemps avec lui ; en me retirant, je trouvai, à l'entrée de la salle, la dame Valentin qui venait de l'écurie avec une chandelle à la main, c'est à dire une lanterne.  
D. Avez-vous parlé à Valentin de ce que vous venez de voir, c'est-à-dire de la poudre qui était dans la boîte ? — R. Je ne lui dis rien ; je fis au contraire semblant de ne point avoir remarqué cet objet.  
D. Est-ce la seule fois que vous avez vu de la poudre ou des munitions en la possession de cet homme ? — R. J'ai vu plusieurs fois Valentin, en arrivant le matin à la station de la rue Richer, sortir de la caisse intérieure d'un cabriolet des paquets de forme carrée, formés de papiers semblables à celui que j'avais vu sur la table, auprès de la boîte renfermant la poudre dont je viens de parler. Il mettait ensuite ces paquets dans une musette, et s'en allait avec, je ne sais où. Je ne puis affirmer ce que contenaient ces paquets, mais j'ai toujours pensé que c'étaient des cartouches ; d'autres cochers ont également remarqué ces paquets.  
D. Avez-vous confié les remarques que vous avez faites, soit de la poudre, soit des paquets, à quelque personne de votre connaissance ? — R. J'ai dit à la femme Forieu (née Delporte), que j'avais vu la poudre ; j'en ai encore parlé à d'autres personnes.  
D. Pouvez-vous nous dire combien à peu près vous avez vu de paquets de cartouches dans les mains de Valentin Duclos ? — R. Je l'ai vu en mettre dans sa musette trois ou quatre fois ; il la remplissait presque. Comme il se cachait, je n'ai pu voir ce qu'il y avait de paquets. Il a pu en emporter d'autres fois, que je ne l'ai pas vu ; je n'étais pas toujours à la remise.  
D. Avez-vous encore quelque chose à déclarer ? — R. Non, monsieur.  
Le sieur MATHIEU (Frédéric-Hector), rue de la Goutte-d'Or, à La Chapelle-St-Denis, n° 37, est introduit.  
MATHIEU, loueur de cabriolet, déclare connaître Duclos depuis treize ans, et le connaître sous de mauvais rapports.  
D. Qu'entendez-vous par ces mots ? — R. Je veux parler de l'opinion politique de Valentin Duclos, à cette époque, voulait me faire entrer dans la société des Droits de l'Homme. Sur mon refus, il se prit de haine contre moi, et voulut me faire passer pour mouchard.  
Le témoin ajoute qu'il a vu Duclos aux barricades les 5 et 6 juin ; il est en outre persuadé que Duclos s'est livré à la fabrication des cartouches.  
D. Avez-vous entendu dire que le 15 octobre Duclos ait décliné avec Darmès ? — R. Oui, je l'ai entendu dire.  
D. Avez-vous entendu Duclos parler du roi avec irrévérence ? — R. Oui, je l'ai entendu tenir des propos assez indécents, et je lui ai dit : Moi, j'aime le roi, je l'aime comme on doit aimer son roi ; je n'ai point de raison pour le haïr.  
Il y a du reste si longtemps que ces propos ont été tenus par Duclos, qu'il m'est impossible de me les rappeler d'une manière parfaite. Cependant il me revient en mémoire ceux-ci : On ne descendra donc pas ce gros cochon là ?... Si l'offense réussit, je serai préfet de police... Tout cela, du reste, remonte à l'année 1832.  
DESINARELS (Jean-François), cocher, demeurant à La Chapelle, est introduit.  
Le témoin, dont Duclos a tenu un enfant sur les fonts baptismaux, ne peut déposer que fort peu de chose, étant brouillé avec Duclos depuis 1832. Il a cependant entendu dire que Duclos était lié avec Darmès.  
M<sup>re</sup> CHARLES LEDRU : Je prie M. le président de demander au témoin qui lui a dit que Mme Duclos devait être déesse de la liberté. — R. C'est Charles qui a dit cela.  
M<sup>re</sup> CHARLES LEDRU : Combien de temps le témoin est-il resté en prison à Melun ? — R. Dix-huit mois. On m'accusait d'avoir déchiré un billet de deux mille francs, ce qui est une calomnie.  
MILON (Louis-Nicolas), cocher de cabriolet, connaît depuis très longtemps Duclos. Il a fait partie de la société des Droits de l'Homme, dont Duclos était sectionnaire.

D. Duclos était-il chef de section ? — R. Il était seulement sectionnaire.  
**M. LE PRÉSIDENT :** A Duclos : Vous avez nié avoir fait partie de cette société ? — R. Dès l'abord on avait annoncé ces sociétés comme des écoles pour l'instruction du peuple ; j'en ai fait partie à cette époque ; plus tard, ayant appris que cela tournait aux sociétés, je me suis retiré.  
**MAT** (Joseph-Martin) est entendu. Il habite la même maison que Duclos. Sa déposition est complètement insignifiante.  
Interrogé sur la moralité de l'accusé, il déclare que Duclos avait la réputation d'un homme tranquille.  
**GUILLOT** (Antoine) inspecteur de police, rue Montholon, a fait à Valentin Duclos plusieurs fois des sommations au nom du commissaire de police auquel il est attaché. Il a toujours été mal accueilli par lui. La dernière fois, entre autres, Duclos lui a dit : Quand donc f...-l-on des coups de fusil à ces b...-là ?  
**MOREL** (Louis-Constant) connaît Duclos depuis plusieurs années comme voisin obligeant, mais d'opinions exaltées.  
**CHÉVRE** (Jules-Baptiste), huissier des agens de change, a rayé des contrôles de la garde nationale Valentin Duclos ; il n'a jamais su du reste les motifs de cette radiation. Duclos, à sa connaissance, était président d'une société chantante. Le témoin, ayant assisté à une réunion de cette société, entendit une chanson hostile au gouvernement ; Duclos, sur sa réclamation, arrêta le chanteur ; le témoin se retira ensuite pour ne pas avoir à essuyer d'autres désagréments.  
**LA DAME HANBERT**, propriétaire, rue de la Goutte-d'Or, n° 43, déclare qu'en 1832 elle tenait un établissement de marchand de vins, dans lequel se réunissaient plusieurs individus, dont Valentin faisait partie ; un jour, l'un de ces individus, dans un moment d'exaltation, lança son verre contre un buste du roi placé dans la salle et le cassa. Le lendemain il en rapporta un autre avec une corde au cou.  
**LEBARS** (Jean-Marie), dit Pavillon, cocher de cabriolet, a vu Darmès causer avec plusieurs cochers et Duclos entr'autres.  
**CABAU** (Guillaume), cocher, a travaillé deux ans chez Duclos, sans s'apercevoir de rien.  
**DENAU** (Adolphe), cocher de cabriolet, rue Rochecouart, ne sait rien sur le compte de Duclos, qui parlait peu et était très sournois.  
**M. RIZE** (Prosper) et **MOHAND** (Jean-Pierre), sont entendus. Tous deux déposent de l'opinion exaltée de Duclos.  
**M. PHILIPPE BOURSON**, marchand de vin, est introduit.  
M<sup>re</sup> GLANDAZ, avocat-général : Le dimanche avant l'attentat, n'avez-vous pas vu Duclos et Darmès dans votre établissement ? — R. Je l'ai vu plusieurs fois, monsieur.  
M<sup>re</sup> LEDRU : Duclos ne venait-il pas souvent dans votre établissement ? — R. Il y venait souvent deux ou trois fois par semaine.  
**LA DAME BOURSON**, femme du précédent.  
**M. NOUGUIER**, avocat-général : Votre cabaret est-il loin de celui de Considère ? — R. Je n'en sais rien.  
D. Quand Darmès venait chez vous, payait-il toujours ? — R. Oui, monsieur.  
D. Ne vous doit-il rien ? — R. Il me doit 14 sous.  
D. (A Darmès). Pourquoi n'avez-vous pas payé cette dette le 15 octobre ? — R. On ne peut pas payer toutes ses dettes le même jour.  
D. Il vous fallait moins de temps pour aller payer les 14 sous de la femme Bertrand, que pour aller payer les 25 sous de Considère ? — R. Je ne me suis pas rappelé cette dette en ce moment.  
**TRUTIN** (Paul-Joseph), marchand de vins, a pris un cabriolet dans la matinée du 15 octobre et un autre dans la soirée, à deux heures et demie ou trois heures ; il l'a gardé jusqu'à quatre heures et demie ou cinq heures.  
**M. LE PRÉSIDENT :** Est-ce le matin que vous avez conduit le témoin ? — R. Non, monsieur, il était près de trois heures.  
**M. GLANDAZ :** Il résulte cependant de votre premier interrogatoire que vous n'êtes pas sorti, le 15 octobre, en cabriolet. — R. Lors de mon premier interrogatoire, j'ai été appelé, à dix heures du soir, chez M. le juge d'instruction, j'ai pu avoir mes souvenirs présents ; mais hier, j'ai cherché sur mes livres, et j'ai acquis la certitude que, le 15 octobre, j'étais sorti en cabriolet.  
**M. GLANDAZ :** Etes-vous dans l'habitude d'écrire les dépenses que vous faites jour par jour ? — R. Je n'écris pas mes dépenses jour par jour ; mais, à cette époque, j'étais syndic de la société qui faisait vendre le fonds de marchand de vin que j'avais tenu, j'étais donc obligé d'écrire mes dépenses pour en rendre compte aux créanciers.  
**M. NOUGUIER :** L'état que vous nous présentez est fort incomplet, et plusieurs des articles qui y sont compris sont sans date.  
**M<sup>re</sup> CH. LEDRU :** Le témoin se rappelle-t-il avoir parlé à Duclos de la cession qu'il faisait de son fonds de commerce ? — R. Il est très possible que je lui aie parlé de cela.  
**M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL :** Il est étrange que votre déposition contienne une contradiction aussi extraordinaire.  
**M<sup>re</sup> CHARLES LEDRU :** Il n'est pas un seul des témoins entendus dans les dépositions desquels je n'eusse pu constater des contradictions aussi flagrantes.  
**M. LE PRÉSIDENT :** Je ferai remarquer au défenseur qu'il lui a toujours été possible de constater les contradictions des témoins, et qu'il a tort, par conséquent, de s'étonner de l'observation du ministère public.  
**LA FEMME BERTRAND** (Gloire-Passol), marchande de vins, demeurant à la Chapelle-Saint-Denis, déclare qu'après l'attentat du 15 octobre ayant un jour demandé à Duclos si l'individu qui avait tiré sur le roi était le même qui était venu plusieurs fois avec lui dans son cabaret, Duclos parut tellement embarrassé, qu'elle crut devoir s'excuser de l'inscrédulité de sa question, non seulement à Duclos, mais encore à sa femme.  
**M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL :** Pourquoi avez-vous fait des excuses à Valentin et à sa femme ? — R. Je craignais d'avoir fâché Valentin par ma question, mais sa femme me répondit ce n'est rien, ce n'est rien.  
**VALENTIN DUCLOS** rappelle que s'étant trouvé avec Boudin dans le cabaret de la femme Bertrand le 16 octobre, elle demanda si c'était bien le frotteur qui avait tiré sur le roi, il ne répondit point, et Boudin qui allait avec lui, dit à Mme Bertrand : Vous voyez bien qu'il ne veut pas vous le dire. Mon silence s'explique, dit Valentin, je ne voulais point parler de ces choses là en plein cabaret.  
**LA FILLE BERTRAND** fait une déposition à peu près semblable.  
L'audience est interrompue pendant un quart d'heure. A la reprise, Darmès s'occupe de la lecture d'un journal.

les canards aux tons riches qui nagent dans des eaux sombres, rappellent peut-être des compositions déjà et trop souvent frites et répétées. Néanmoins, les derniers plans représentent bien cette végétation grasse, riche et plate de Normandie, ces herbages verts où bœufs et vaches, à moitié submergés par l'herbe, paissent joyeusement pour la boucherie.  
Qu'est devenu M. Marilhat, le poète inspiré du Nil ? Qu'a-t-il fait du soleil splendide de l'Egypte, des fabriques mauresques, des minarets dorés, de la végétation étrange et luxurieuse sortie des fertiles et antiques limons ? Qu'a-t-il fait des îles aux ailes roses se bécotant en silence parmi les feuilles de lotus aux corolles bleues, sur les eaux faiblement irisées par la brise du soir ? Qu'a-t-il fait de cette peinture large, de cette lumière vigoureusement accusée sur une terre brûlante ? Le charme des premières œuvres est-il donc disparu pour ne plus revenir ? M. Marilhat a en le tort d'épuiser ses premières émotions, il vide toujours une coupe déjà vide. Il s'est trop confié au métier dont il possédait toutes les ressources, et le métier l'a perdu. Voyez, en effet, ses *Ruines grecques*, n'est-ce pas une œuvre manquée à force d'exécution soignée ? Ce tableau paraît peint sur marbre. A force d'étude et de patience dans la manière, le peintre n'est parvenu qu'à faire qu'une œuvre dure et lisse, sans ressort à la fois et sans solidité. La composition d'abord est malheureusement entendue au point de vue du paysage : ce reste de colonnade, qui coupe le premier plan, et occupe toute la toile sans plus laisser voir ni deviner derrière, n'offre rien de pittoresque au regard. Il n'existe de masses nulles part. Les arbres, au lieu de dessiner une silhouette, se découpent feuille par feuille sur le ciel. Les ruines et les moindres détails de ruines sont traités avec une grande conscience, mais qui ne saurait racheter la sécheresse d'exécution. D'où viennent les chameaux du premier plan ? Dans la position où ils se trouvent, ils ne peuvent venir de nulle part. Nous faisons ces critiques à regret, parce que nous avons toujours et beaucoup admiré le talent de M. Marilhat. Cependant, pour être juste, louons la finesse des tons du ciel, la couleur même du tableau, la vérité des tons des marbres, plus blanchis lorsqu'ils sont tombés, et que les sandales des pâtres les ont foulés plus long-temps.  
Mêmes défauts, mêmes qualités dans le *Souvenir des environs de Beyrout*. Point d'impression, point de paysage. Quelques pins seulement, sur une plaine déserte, et quelques Arabes assis sur leurs chameaux, mais une exécution profondément habile, surtout dans les personnages.  
Nous sommes allés découvrir dans la galerie de bois, un paysage tout

à fait perdu, au troisième étage, au milieu des portraits. C'est une *Vue prise dans les Apennins*. Vous êtes sur la montagne, par un ciel voilé, humide et couvert de nuages. A travers une fente de rocher, vous apercevez la Maremme, qui se déroule jusqu'à la mer, avec ses longues ondulations blanches, qui sont des ruisseaux ou des chemins. Une belle touffe d'arbres vigoureusement exécutée, savamment nuancée de feuillage, se dessine sur le ciel. Tel est le tableau de M. Menn. Nous n'en connaissons aucun au salon qui révèle une plus riche et plus délicate organisation de coloriste. Il y a dans les terrains, dans les rochers, dans les pelouses, une distinction, une variété et une finesse admirable de tons. M. Menn n'avait exposé jusqu'à ce jour que de grandes toiles. La peinture historique et sérieuse comptait, aux yeux des connaisseurs, un talent de plus, franchement original, destiné à réconcilier en lui ces deux éternelles ennemies, la ligne et la couleur. Pour nous qui nous rappelons sa *Jeunesse de Salomon*, ses *Proscrits de Tibère* et ses *Piffarari*, nous pourrions regretter que de lassitude contre la multitude et la critique, il se rejetât sur le paysage. Mais en voyant sa *Vue des Apennins* nous pouvons lui présager dans l'une et l'autre peinture, un rang tout à fait à part, que lui seul serait capable de tenir.  
M. Delaberge n'expose que tous les six ans. C'est le temps à peu près qu'il lui faut pour exécuter un paysage large comme la main et où tous les brins de paille d'une chaumière soient rendus et comptés depuis le premier jusqu'au dernier. Faculté précieuse ! et les Chinois nos maîtres en tous de force de ce genre, sont définitivement vaincus. Voilà un homme qui s'imagine appartenir à l'art, par conséquent avoir plus ou moins le feu sacré, et qui consomme les jours et ensuite les jours, armé d'une loupe ou d'une longue vue à saisir et deviner les plus menus, les plus imperceptibles détails dans les plus petites dimensions possibles. Et cet homme doué sans doute, comme vous et moi, de la raison humaine, s'imagine ainsi s'approcher plus près de la perfection et de la vérité de l'art. Eh grand Dieu ! eussiez-vous imité, jusqu'à la dernière exactitude, ce que vous prétendez imiter, vous n'en feriez pas moins, si l'imitation seule est la fin de votre travail, des œuvres fort médiocres. Croyez-vous donc, avec votre arbre mort, avec votre cheval maigre, vos planches pourries, votre chien galeux, vos poules et vos feuilles modelées dans l'épaisseur de la peinture, vos collines et vos moulins détaillés à deux lieues comme s'ils étaient au bout de votre nez, votre chaume dessiné brin par brin, comme si une toiture même en chaume était dispensée de la loi de perspective

pensez-vous avoir fait autre chose qu'une œuvre sans plus de vérité que de poésie ?  
Si, en regardant le tableau de M. Wickemberg, en voyant ces visages rougis et transis par le froid, ce chasseur qui porte un lièvre pendu au côté, ces branches menues qui coupent un ciel blafard, et ce vieux bonhomme qui veut faire entrer par la porte son fagot de travers, tant il a hâte de se chauffer, mouvement qui trahit chez le peintre un profond sentiment d'observation ; si, en regardant toute cette nature contristée et condensée par le froid, vous ne sentez pas la brise du nord siffler à vos oreilles, vous n'avez rien à faire au Salon, vous ne comprenez pas la vérité de la peinture.  
Cependant, à cette nature désolante, entrée dans la stérilité, je préfère les calmes et limpides eaux où M. Nestor d'Andert a couché la belle et voluptueuse nonchalante qui vient rêver ; eaux pudiques prêtes à recevoir discrètement des membres souples et nus derrière un rideau de grands arbres qui balancent leur murmure sur les lascives caresses de l'onde. Ce tableau de M. d'Andert, d'une belle couleur, exhale un indicible charme de vagues rêveries et de délicieux repos.  
M. Célestin Nanteuil, ce peintre gracieux et coquet de la fantaisie nous livre cette année l'*Intérieur d'une forêt*. La couleur en est fraîche et puissante. Les arbres sont exécutés avec une grande facilité de main. Le coloris est séduisant, peut-être trop riche et trop vif d'opposition en certaines parties. Ce tableau avait trop de mérite pour n'être pas exilé et relégué à l'écart, en quelque sorte, dans le grenier du salon.  
M. Legentil est un paysagiste de beaucoup de talent, qui a su trouver un passage entre M. Cabat et Dupré ; il exécute très finement les chaumières bretonnes ; il rend avec bonhomie les ménages d'hommes et de cochons qui conversent sur le seuil de la porte. Sa peinture est solide et abonde de lumière. Nous plaçons les *Sabotières au bois de Kerjus* en première ligne parmi les intérieurs du Salon. Cependant nous l'engagerions à se méfier de la monotonie et surtout de ces tons roux qui jettent comme un voile sur toute sa peinture. Nous devons citer aussi, pour l'acquit de notre conscience, les paysages de M. Thuillier, trop consciencieusement et trop difficilement faits peut-être, trop sobrement éclairés pour des ciels d'Italie, mais qui ont dans les terrains une grande vérité de tons. — Les *Réminiscences orientales* de M. Chacaton, trempées dans un brasier de lumière et fortement colorées. — Un paysage de M. Lapière, où, malgré une trop forte prodigalité de vert veronese, on entrevoit beaucoup de talent.



On procède à l'audition des témoins à décharge appelés à la requête de Valentin Duclos.

**LA FEMME NOIRET**, concierge, rue Hauteville, âgée de 70 ans, connaît Duclos qu'elle n'a pas vu, du reste, depuis dix ans. Elle ne sait rien sur son compte.

**M. CH. LEDRU** : Le témoin n'a-t-il pas entendu Mathieu parler de Duclos ? — R. J'ai entendu Mathieu dire qu'il donnerait un doigt de sa main pour que Duclos fût acquitté, pour avoir ensuite la possibilité de se battre avec lui.

**Mlle ANTOINETTE**, demeurant à Paris, rue Bellefond, ne connaît personnellement ni Duclos, ni aucun des accusés. Seulement, étant chez la dame Noiret, elle a entendu Mathieu déclarer qu'il donnerait son petit doigt pour faire acquitter Duclos et se battre ensuite avec lui.

**LE SIEUR DUCLOS**, loueur de cabriolet à La Chapelle-Saint-Denis, connaît Duclos depuis sept ans. Il l'a toujours vu très travailler et n'a jamais rien su d'extraordinaire sur son compte.

Messieurs, dit ce témoin, je ferai observer à la cour que deux des témoins, Mathieu et Desmarest, ont déclaré qu'ils feraient tout leur possible pour faire condamner Duclos.

**M. LE PRÉSIDENT** donne ordre d'introduire le sieur Mathieu.

D. Monsieur Mathieu, avez-vous dit que vous feriez tout au monde pour faire condamner Duclos ? — R. Vous avez entendu deux témoins déclarer que je désirais voir acquitter Duclos, dit-il en coïter un doigt de ma main.

**LE Témoin DUCLOS** : Lorsque Mathieu a tenu les propos dont je viens de parler, il venait de recevoir une assignation pour comparaître devant la cour des pairs. Je lui dis qu'ayant été l'ennemi de Mathieu, il devait garder une certaine réserve.

**M. LEDRU** : M. le président voudrait-il demander aux deux dames qui ont déposé précédemment à quelle époque le témoin Mathieu a dit qu'il voudrait voir acquitter Duclos, dit-il lui en coïter un doigt.

**LA DAME NOIRET** répond qu'il peut y avoir deux ou trois mois.

**LE SIEUR JUIN**, demeurant à Paris, rue Saint-Martin, déclare que le 14 de ce mois-ci il rencontra Mathieu qui lui dit, à propos du témoignage qu'il allait être appelé à rendre : « Il y a huit ans que j'en veux à Duclos, mais je me vengerai ; je voudrais qu'il fût pendu dans huit jours. »

**M. LEDRU** : Je désirerais que le témoin Mathieu fut confronté avec le sieur Juin.

Le sieur Mathieu est introduit.

**M. LE PRÉSIDENT** : Vous avez entendu la déposition des témoins, qu'avez-vous à dire ?

**MATHIEU** : Je dis que c'est faux.

**JUIN** : Vous êtes un imposteur.

**M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL** : Témoin Juin, vous êtes parent de plusieurs inculpés, la cour appréciera votre déposition.

**M. LEDRU** : Le témoin Mathieu a-t-il, oui ou non, tenu le propos qu'on lui attribue ?

**JUIN** : Je le jure.

**LA DAME JUIN**, femme du précédent témoin, ne connaît pas Duclos, et n'a rien à dire sur son compte.

**M. CHARLES LEDRU** : Le témoin a-t-il entendu la conversation de son mari avec Mathieu ?

**LA FEMME JUIN** a entendu la conversation rapportée par son mari ; elle la rapporte dans les mêmes termes.

**M. LE PRÉSIDENT** : Comment savez-vous que Mathieu chargeait Valentin Duclos ? — R. Cela était tous les jours dans les papiers.

**LE Témoin JUIN**, rappelé, déclare comme sa femme avoir appris ce fait par les journaux.

**LA FEMME MOREL**, demeurant à La Chapelle-Saint-Denis, a vu le 15 octobre Duclos rentrer chez lui à 5 heures moins un quart.

L'accusé Duclos passait souvent la soirée chez la femme Morel, et s'y endormait presque constamment avec son mari.

**LA FEMME POUTREL** (Marie-Etienne), dite Duclos, qui vivait avec l'accusé, n'a rien à ajouter à ses précédentes dépositions ; toutefois, elle doit dire qu'elle a aidé à ramasser les débris du pot de grès contenant les cartouches, quand Duclos la brisa en le montant au grenier.

**M. CHARLES LEDRU** : Quelle est l'origine du bonnet phrygien trouvé chez Duclos ? — R. C'est moi qui l'ai fait pour un bal masqué ; il y a de cela cinq ou six ans.

**M. RIVIÈRE** (François), demeurant à la Chapelle-Saint-Denis, déclare que Duclos est son locataire depuis huit ans, et qu'il a toujours parfaitement payé son terme. (Hilarité.)

Le sieur CAPLAT, loueur de voitures à La Chapelle-Saint-Denis, a toujours connu Duclos comme un honnête homme.

Le sieur DUVAUX, épicer à La Chapelle-Saint-Denis, est le fournisseur de Duclos et n'a jamais rien eu contre lui.

Le sieur BOUDIN (Adolphe), loueur de cabriolets, demanda après l'attentat à Duclos s'il connaissait celui qui avait tiré sur le roi. Duclos lui répondit : Je le connais et vous aussi.

**DUCLOS** : Nous sommes allés chercher le journal ensemble pour voir les détails. — R. C'est possible, mais je ne peux pas le rappeler.

**M. BÉTRY**, homme d'affaires, a connu Duclos avant 1830, et atteste que quelque temps après les émeutes, en ayant parlé avec Duclos, il lui fut répondu que ces mouvements étaient très malheureux, qu'ils dérangeaient les affaires.

**M. CH. LEDRU** : Le témoin n'a-t-il pas été à même de vérifier la position financière de Duclos ? — R. J'ai, pendant la détention de Duclos, étudié ses affaires, et j'ai acquis la conviction que ses stations lui rapportaient 2,000 fr.

**M. LE PRÉSIDENT** : Huissier, faites approcher la femme Poutrel, dite Duclos.

D. Témoin, quels sont les individus que vous êtes allée voir en faveur de Duclos ? — R. Quelques témoins qui, connaissant sa conduite, pouvaient déposer en sa faveur.

D. N'êtes-vous pas allée chez M. Truffin, marchand de vin ? — R. J'y suis allée, on m'y a envoyée pour savoir si c'était le 15 octobre qu'il avait vendu son fonds. Il me répondit oui ; c'est là tout ce que j'en sus.

**M. LE PRÉSIDENT**, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, fait appeler les deux garçons de bureau qui reçurent M. Truffin à la porte du juge d'instruction Zangiacomi.

Le premier témoin **GOBERT**, (Charles), attaché au bureau de M. Zangiacomi, juge d'instruction, est introduit.

**M. LE PRÉSIDENT** : Le 27 février, avez-vous vu un témoin revenir, après avoir déposé, pour compléter sa déposition ? — R. Non, monsieur.

Le second témoin, **BRAHI** (Louis), également attaché au bureau de M. Zangiacomi comme huissier de la police correctionnelle, pas plus que le précédent ne se rappelle la circonstance mentionnée par M. Truffin.

Ordinairement, dit-il, nous adressons au greffier les gens qui ont à parler à M. le juge d'instruction ; du reste, si pareille question m'eût été faite, elle est assez importante pour que je me la rappelle.

Le témoin **TRUFFIN**, rappelé, déclare que la réponse dont il a parlé lui a été faite par le témoin Gobert, le premier entendu.

Le témoin **GOBERT**, rappelé, déclare que connaissant le service, il n'a pu faire une semblable réponse.

Le témoin **BRAHI** ne reconnaît pas le sieur Truffin.

**M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL** demande que M. Truffin soit isolé des autres témoins. Le sieur Truffin s'assied dans le couloir de droite.

**M. LEBEL**, directeur de la Conciergerie, également appelé en vertu du pouvoir discrétionnaire, déclare que Duclos a dit à la femme Poutrel pendant la détention de celui-ci à la Conciergerie : « As-tu vu le sieur... » (Le témoin n'entend pas le nom.) « Oui, je l'ai vu, mais il dit que c'est le 14 que tu l'as mené. C'est le 15, répondit Duclos ; il est le dernier que j'ai mené, je le forcerai bien à le dire. »

**LA FEMME POUTREL**, rappelée, dit : Voilà comment les choses se sont passées : Je suis allé chez M. Truffin ; je lui ai demandé si c'était le jour de l'attentat qu'il avait vendu son fonds ; il me répondit je verrai cela.

**M. LE PRÉSIDENT** : Témoin Truffin, vous avez entendu les dépositions des deux garçons de bureau de MM. Zangiacomi et de M. LEBEL, qu'avez-vous à dire ? — R. Je ne puis répéter qu'une chose, c'est que je suis remonté au cabinet de M. Zangiacomi, et qu'on m'a répondu qu'il suffisait d'écrire.

Quant à ce que dit la dame Poutrel, il est vrai, elle est venue me demander quel jour j'avais été conduit par Duclos. Je lui répondis que je ne me le rappelle pas d'une manière certaine.

**M. LE PRÉSIDENT** : C'est là cependant une date qui aurait dû vous rester en mémoire, puisque c'est le 15 octobre que vous avez vendu votre fonds.

D. Quelles sont les personnes que vous avez visitées le 15 octobre ? — R. Je suis allé voir M. Roget, rue Richelieu et l'homme d'affaires de M. Jacquemard rue de l'Échiquier.

**M. NOUGUET** : Comment vous rappelez-vous que c'est bien le 15 que Duclos vous a conduit ; l'état que vous nous présentez porte des courses de cabriolet le 5 et le 7 octobre ? — R. Les courses des 5 et 7 octobre avaient trait à la cessation de mon commerce que j'ai quitté le 15 ; je ne puis pas les confondre avec celles de ce dernier jour.

**LE Témoin CAPET**, entendu hier, est rappelé à la requête de Considère ; il déclare qu'ayant, trois jours avant l'ouverture des débats, trouvé M. Debergue, commissaire-priseur, celui-ci lui a déclaré que la carabine, dont s'est servi Darmès, est bien celle qui a été vendue par lui, Debergue, à lui Capet, et probablement ensuite à Darmès.

**Déposition relative à l'accusé Considère.**

**M. TALON** (Pierre-Paul-Ambroise), négociant, a été employé à la prison de Poissy ; il y a vu l'accusé Considère, condamné pour l'affaire des tours de Notre-Dame. Considère était très exalté. Un jour, au moment d'une visite des dames patronesses, il s'écria devant lui : Je voudrais faire de la tête de Louis-Philippe une tête de loup pour balayer les araignées des Tuileries ; ce qui motiva son transfert à Clairvaux.

L'accusé **CONSIDÈRE** déclare que sa translation de Poissy à Clairvaux a été occasionnée par des réclamations adressées au directeur à propos de la nourriture et des vêtements.

**LE Témoin TALON** persiste dans sa déclaration.

L'audience est levée à cinq heures et demie.

## Nouvelles et faits divers.

**Paris.** — Hier, L. L. MM. ont reçu, dans la soirée, le maréchal, président du conseil des ministres, M. le ministre du Danemark, M. le prince de Chimay, M. le duc de la Rochefoucauld et M. le comte de Bondy.

Le roi s'est empressé de faire verser une somme de mille francs pour le soulagement des malheureux incendiés de Drontheim, comme un témoignage de sa reconnaissance pour l'hospitalité que les Français trouvent à toute époque sur cette terre polaire.

On écrit de La Haye, 24 mai : « M. le prince de Joinville, accompagné de M. Bois-le-Comte, ambassadeur de France, et de M. Decazes, consul-général de France, est arrivé ici à quatre heures et demie, venant d'Amsterdam. S. A. R. s'est aussitôt rendue à Brook et Saardam. »

On annonce la nomination de M. Bazouche, capitaine de vaisseau, au gouvernement de l'île Bourbon, en remplacement du contre-amiral de Hell, rappelé.

M. Cochelet, consul-général à Alexandrie, et M. Gauthier d'Arc, consul à Barcelone, et qui se trouvaient pendant le séjour de la reine d'Espagne dans cette ville, viennent d'arriver à Paris.

La *Quotidienne* annonce que Deutz vient de finir sa vie par le suicide. Il paraît que depuis quelque temps il avait perdu des sommes considérables dans des spéculations de bourse. Réduit à la plus extrême misère, Deutz s'est jeté dans la Seine.

Les grandes eaux du parc de St-Cloud joueront dimanche prochain, 30 mai.

**Etranger.** — **TURQUIE.** — Constantinople, 7 mai. — Le gouvernement turc se reposant sur la note officielle qu'il a adressée le 19 avril aux représentants des puissances alliées relativement aux modifications qu'il se propose d'apporter au firman d'investiture, a négligé jusqu'ici l'expédition du nouveau hattî-sheriff qui doit régler d'une manière définitive les rapports de l'Egypte avec la Turquie. Elaboré dans plusieurs conseils, ce hattî-sheriff doit aujourd'hui même, assure-t-on, être sanctionné et expédié. Les conseils des puissances alliées à Alexandrie ont eu déjà leur audience de congé du sultan, ils doivent s'embarquer sur le bateau à vapeur qui portera le nouveau firman à Mehemet-Ali.

Un grand paysage de M. Rémond, dont nous ne savons trop que dire, si ce n'est qu'il est plus grand que nature. Une vue des bords de la Somme, par M. Victor Dupré, reflet éclatant de son frère. — Et enfin une grande toile de M. Marandon de Montyel, par un effet de crépuscule. — Un poétique clair de lune de M. Godin, qui vaut infiniment mieux que ses simplistes marines et ses mâturs croulant dans les eaux au milieu des nuages de fumée, et nous irons nous arrêter devant le tableau de M. Labouère, les ruines de Carthage.

Figurez-vous d'immenses entassements de palais écroulés, de gigantesques blocs de marbre étendus par terre, de longues avenues de propylées et de sphinx à moitié engloutis dans le sable, gardiens silencieux des temples vides, ossements d'idées incorporelles, lettres éparpillées d'une langue qu'on ne pourra plus lire. Et à l'extrémité de tout cela, ce qui passe et qui coule toujours et qui a seul duré, le fleuve, image du temps qui fuit sous les dattiers. Quand un peintre vous transporte devant une pareille scène, devant de pareils idéas, tombeaux prêts à disparaître d'une civilisation disparue, il est rare qu'il ne vous impressionne pas autant que le site lui-même. Il y a une poésie terrible dans la toile de M. Labouère, bien sentie et bien traduite. Le ton général de ces ruines, la couleur rousse répandue sur toutes ces frises et ces colonnes rompues, ajoute à l'austérité et à la tristesse de ces néans humains. Voilà bien aussi ce qu'on se figure être le sol et le ciel d'Egypte, quelque chose de terne et de brûlant comme le plomb fondu. Le fond du tableau, surtout du côté du Nil, est d'une grande finesse de lumière et de couleur. Toute cette peinture est solide, franche et d'un beau ressort. Nous regrettons seulement l'arbre du milieu, qui divise un peu trop symétriquement la composition en deux parties.

Arrivons maintenant aux animaux, surtout aux malheureux chiens de M. Jadin, qui aboient depuis si long-temps. Le cerf est agenouillé, expirant ; il a une large plaie au poitrail, il incline la tête et roule une grosse larme. Un piqueur, en habit rouge, soutient le moribond, et lui remue la tête pour exciter les chiens ; tandis qu'un autre piqueur, le fouet à la main, sérieux et solennel comme un général sur le champ de bataille, cherche à les retenir. Aussi, comme ils se serrent, comme ils aboient, comme ils bayent, comme ils sont animés de la lutte et disposés à mettre en pièces la pauvre bête, qui laisse échapper mélancoliquement le sang de ses plaies. Tout ce tableau est d'une couleur magistrale pleine de vie et d'animation. Les piqueurs dans la demi-teinte, les premiers plans sont d'une grande et belle harmonie. Les chiens surtout sont très habilement et très chapelement colo-

rés. Depuis le *Tigre* de M. E. Delacroix, ce chef-d'œuvre du genre, nous n'étions pas habitués à des animaux si bien faits. Nous devons cependant reprocher au peintre certaines duretés plus sensibles encore dans le relancé du sanglier et l'halali sur pied. Mentionnons encore deux autres très bons tableaux de M. Jadin, qui nous semble destiné à effacer la réputation d'Odry, si grande dans le siècle dernier. Nous vous parlerions bien aussi de moutons qui se sauvent par un ciel d'orage, et qui soulèvent beaucoup de poussière ; ils ne seraient pas plus mal peints que les moutons de M. Brascassat. Mais pourquoi le peintre leur fait-il boire et jeter une cruche de bière pour se sauver plus vite ? Laissez cette cruche à Mlle Elise Journet, elle en saura tirer meilleur parti que vous pour ses belles natures mortes, si consciencieusement étudiées, si largement et si grassement exécutées.

EUGÈNE PELLETAN.

## Modes.

A MADAME C. DE B.

J'étais fort embarrassée, madame, pour commencer aujourd'hui mon bulletin, lorsque la dernière livraison de la *Sylphide* m'est arrivée. Je ne sais quelle est cette vicomtesse de Senneville qui a été investie depuis quelque temps des hautes et difficiles fonctions d'historiographie de la mode dans l'élegante revue de M. de Villemessant ; mais je vous la signale comme une femme de beaucoup de délicatesse et d'esprit, qui comprend les chiffons avec un tact parfait et qui excelle à embellir ces détails arides de tous les charmes de la causerie et du style. Il faut être à la fois écrivain et femme du monde pour posséder le ton exquis de la vicomtesse de Senneville et rendre compte toutes les semaines et sans ennuyer jamais des nouveautés et des fantaisies du jour. Je me permets donc d'emprunter quelques fragments au dernier courrier de la *Sylphide* : « La négligé est un peu simple cette année, nous dit Mme de Senneville ; les chapeaux du matin sont en grosses pailles avec un petit velours étroit posé à plat, retenant assez souvent une voilette de dentelle. — Les jeunes personnes mettent deux rubans de la même couleur et de deux nuances. Ces rubans ne font ni nœuds, ni rosettes ; ils sont placés l'un à côté de l'autre, au-dessus de la tête, à plat, et quelquefois seulement formant par derrière une ligne de coques à la place du bavolet. Avec cela les femmes portent des robes en coutil, de petits cols de batiste et une écharpe de taffetas noir ou taffetas glacé, garnie d'un falbala à plis marqués, à deux têtes. »

Je n'insisterai pas sur ce point, madame, que la plupart des chapeaux et des capotes, véritablement distingués, sortent des salons artistiques de Maurice-

Il paraît que le chiffre du tribut ne sera pas spécifié, dans l'appréhension où l'on est que Mehemet-Ali ne refuse de l'accepter.

L'anniversaire de la naissance du prophète Mevlud Scheriff a été célébré avec la solennité accoutumée.

## Théâtres, fêtes et concerts.

Plusieurs ouvrages de l'ancien répertoire seront remis, cet été, à la scène du Théâtre-Français. Parmi eux, on cite *Venceslas* et le *Dissipateur*.

La grippe avait saisi Mlle Dobré au moment où cette cantatrice était d'une grande nécessité à l'Opéra. Lundi, il a fallu la remplacer à l'improvisiste dans les *Huguenots*. Avertie à quatre heures seulement qu'elle devait chanter le soir même le rôle difficile et léger de Marguerite, des *Huguenots*, Mlle Elian s'en est tirée à son honneur et a été plusieurs fois applaudie, surtout dans le bel air du 2<sup>e</sup> acte : *O beau pays de la Touraine* ! L'indisposition de Mlle Dobré a été de courte durée, et n'a pas empêché cette artiste de jouer hier dans la *Juive*.

On répète en ce moment à l'Ambigu-Comique un grand drame en cinq actes, intitulé *Fabio le novice*, et dans lequel Albert et Alexandre Maunz rempliront les principaux rôles. Cette pièce doit, dit-on, être représentée vers la fin de la semaine prochaine. Elle est attribuée à M. Charles Lafont en collaboration avec M. Noël Parfait, jeune auteur qui a déjà fait preuve de talent. L'administration paraît compter sur un succès de rires et de larmes.

Le monument équestre, qui va désormais servir d'asile au Cirque-Olympique, pendant l'été, ouvrira ses portes le samedi 29 mai prochain. Les prix n'ont pas été augmentés. L'amphithéâtre coûte 1 franc, les stalles de pourtour sont cotées 2 francs au bureau, et ceux qui voudront s'assurer des places en location, ce qui ne peut pas s'appeler une précaution inutile, paieront 3 francs.

Le congé du premier ténor de l'Opéra commencera dans cinq jours. C'est à Bruxelles que le chanteur se rendra.

Vendredi l'Opéra donnera *Guillaume Tell* pour la dernière représentation et le second début de Mlle de Roissy.

Le Vaudeville a représenté mardi soir une pièce en un acte : *Manche à manche* de M. Rozier. — Il s'agit de deux époux qui, avant le mariage, ont fait l'un et l'autre, et chacun de leur côté, une faute dont ils obtiennent l'absolution par devant M. le maire. — Bardou a rempli dans cette pièce avec beaucoup de verve le rôle d'un sergent de marine.

## Spectacles du 27 mai.

7 h. 1/4 **FRANÇAIS.** — La Protectrice, le Gladiateur.  
7 h. 1/2 **OPÉRA-COMIQUE.** — Le Châlet, le Pré aux Clercs.  
7 h. 1/2 **VAUDEVILLE.** — Floridor, Manche à Manche, les Gants, la Mère.  
6 h. 1/2 **GYMNASE.** — Tiridate, Amélie, le Consécrit de l'an VIII.  
6 h. 3/4 **VARIÉTÉS.** — La Liste, le 15 avant midi, deux Dames, le Maître d'Ecole.  
7 h. 1/4 **PALEIS-ROYAL.** — Le Tyran, les Deux Noces, Vert-Vert.  
6 h. 3/4 **PORT-SAINTE-MARTIN.** — M. Gribouillet, les Deux Serruriers.  
6 h. 3/4 **AMBIGU-COMIQUE.** — Changement d'uniforme, la Grace de Dieu.

## Bourses, Halles et Marchés.

Banque de France, 3250.  
Quatre-canaux, 1237 50.  
Obligations de la ville, 1306. — Caisse hypothécaire, 773 50. — Lafitte, 1660 ; idem, 5132 50.  
Chemins de fer : Obligations de Versailles, rive droite, 1015. — Saint-Germain, 690. — Versailles, rive droite, 927 50 ; idem, rive gauche, 185. — Strasbourg, 218 75. — Orléans, 486. — Rouen, 457 50. — St-Etienne, 1096.  
Grand-Combes, obligations, 1010. — Emprunt, 101 1/2. — Société gén., 1530.  
Rentées de Naples, 104 40. — Belge, 5 0/0, 101 1/4. — Banque de Belgique, 770. — Portugais, 3 0/0, 20 1/4. — Emprunt romain, 101 1/2. — Hollandais, 2 1/2, 53 1/4. — Haël, 605. — Actif, 24 1/4 ; Passif, 5 5/8. — Piémont, 1180. — Vienne, 350.

FONDS PUBLICS.	1 <sup>er</sup> cours.	plus haut.	plus bas.	2 <sup>e</sup> cours.	CLÔT.	PRIMES.—fin d'un m.	Fin prochain.
5 0/0 J. du CL.	114 80	114 80	114 60	114 65	114 85	CL. 1 000 000 000	115 85 000 000
22 MARS. F. C.	114 95	114 95	114 75	114 80	115 00	CL. 50 000 000 000	115 60 000 000
5 1/2 J. du CL.	79 40	79 40	79 30	79 30	79 40	CL. 1 000 000 000	79 65 000 000
22 DÉC. F. C.	79 55	79 55	79 30	79 30	79 50	CL. 50 000 000 000	80 00 000 000
Naples J. C.	104 60	104 60	104 40	104 40	104 60	CL. 1 000 000 000	104 80 000 000
JANV. F. C.	100 00	100 00	100 00	100 00	100 00	CL. 50 000 000 000	100 00 000 000

REPORTS (Du compt. à fin du mois, 5 0/0 15 1/2 ; 3 0/0 10 1/2 ; 2 1/2 7 1/2. — B. N. et 1/2 d'un mois à l'autre, — 5 1/2 1/2 ; 3 1/2 1/2 ; 2 1/2 1/2. — 17 1/2 1/2 ; 15 1/2 1/2. — 10 1/2 1/2.)

CHANGES, 3 mois. — Amsterdam, papier, 360 1/2 ; argent, 369 1/2. — Hambourg, papier, 166 1/4 ; argent, 166 1/2. — Londres, papier, 25 00 1/2 ; argent, 25 07 1/2. — Naples, papier, 100 1/2 ; argent, 424 1/2. — Vienne, papier, 33 1/2 ; argent, 255 1/2.

MARCHANDISES. — 3/6 (Phecl.) disponible, 67 1/2 à 67 3/4 ; courant du mois, 67 1/2 à 67 3/4 ; juin, 67 1/2 à 67 3/4 ; juillet et août, 67 1/2 à 68 1/2 ; 4 derniers mois, 67 1/2 à 68 1/2.  
L'huile de colza (Phecl.) disponible, 116 1/2 ; courant du mois, 120 à 121 ; juin, 120 ; juillet et août, 118 à 120 ; 4 derniers mois, 114 à 115.  
Savon disponible, 120 ; escompte, 6 0/0 ; ordre de livraison, 5 1/2 à 6.  
Le cours de l'huile pour le colza est à 113 1/2 ; huile rouge, 112 1/2 ; lin, 86 50 à 87 1/2 ; volutes, 4 1/2 à 5 1/2.

## TRIBUNAL DE COMMERCE. — DÉCLARATIONS DE FAILLITES.

Du 24 mai 1841. — Du sieur DECAUX, md épicer en gros, rue des Arts, 62. Jugement, M. Molnery, syndic prov., M. Sergent, rue des Filles-St-Thomas, 17.

L'un des propriétaires-gérants : DUJARIER.

Paris. — Imprimerie de BETHUNE et FLON, 36, rue de Vaugirard.

Beauvais dont les nouveautés étaient en grand honneur aux dernières fêtes de Chantilly. — Vous vous souvenez sans doute des déjeuners dansants que, depuis quelques années, au retour de chaque printemps, l'ambassade d'Autriche a mis à la mode chez nous. — Vendredi dernier il y avait une réunion de ce genre, rue de Valenciennes, chez Mme la comtesse de J... Je ne puis vous dire combien de magnifiques choses j'ai vues, depuis les mouchoirs de Chapon, les nouveautés principales de Mme Baronne jusqu'aux écharpes de Mme Vincent et aux étoffes si pleines de fraîcheur du *Ménager*. — Maintenant que les lignes de démarcation dans la toilette ont été en quelque sorte rompues, et qu'il ne reste guère que les deux extrêmes du négligé du matin et de la robe du soir ; maintenant que sous prétexte du soleil et de la chaleur, de la verdure et des roses, on va au bois en calèche découverte et en robe de bal, les déjeuners dansants ont presque dégénéré en raout, et ces contrastes, je vous l'assure, n'ont rien de déplaisant. On y gagne en bigarrure et en coquetterie. Ainsi, chez Mme la comtesse de J... on ne s'étonnait pas de voir une robe montante à côté d'une robe décolletée ; on admirait également les pékins glacés, les gros de Naples écosais et les taffetas d'Italie de Poignée, le satin, la tartananne et la gaze de Mme Baronne, toutes les hautes et riches fantaisies de cette célèbre maison de la place Vendôme et les coiffures tantôt simples, tantôt majestueusement élégantes de Maurice-Beauvais. J'ai vu chez Mme de J... tous les échantillons possibles des mouchoirs de la *Sublime-Porte* : mouchoirs armoriés, mouchoirs brodés, mouchoirs chargés des plus précieuses dentelles de Mme Vincent. Le déjeuner ou plutôt le bal de Mme de J... s'est prolongé jusqu'à six heures du soir. A la sortie il y avait une profusion de burnous d'éte en poul de sole, garnis de dentelles, une multitude de châles sans envers, de Dumont, de toutes les qualités et de toutes les nuances.

Après avoir visité les riches magasins de Mme Vincent et ceux non moins remarquables du *Ménager*, que M. Poignée vient d'agrandir et où de beaux salons au premier sont consacrés à l'exposition des plus splendides cachemires de l'Inde et de France, il ne me reste pour compléter ce bulletin qu'à vous dire avec la vicomtesse de Senneville : « Au résumé, les gros de Naples unis ou glacés à roies, à carreaux, à ombres nuancées, à zébrures chinées sont les plus à la mode. — Les foulards sont très aimés ; ceux que je préfère sont à mille raies lilas ou giroflée sur fond blanc ; le grand succès des foulards et des tissus de laine me paraît devoir être durable. — Le soir, en demi-toilette, on porte beaucoup d'organdis, des barèges et des tissus très clairs, à raies pékin et à raies chinées ; les robes sont jolies à plis, à manches courtes grand'mère, avec un fichu de dentelle. — On porte beaucoup de bijoux. Les épingles, les bracelets, les châtelines sont de rigueur. Les boutons reviennent avec les fichus amazones et on voit les peignes avec les toilettes du soir. »

LOUISE DE SAINT-LOUP.



## Librairie, Beaux-Arts et Musique.

Nous rappelons à nos lecteurs l'ingénieux ouvrage de LAVATER, dont les observations doivent intéresser à un si haut degré les gens du monde. Il vient d'en être éditée une belle réimpression grand in-8°, cette nouvelle traduction est due à un savant distingué, M. Bacharach, professeur de langue allemande dans plusieurs écoles du gouvernement; sa version est certainement la plus claire et la plus précise que nous ayons de Lavater. Le même éditeur, M. Roger, publie un autre ouvrage très notable d'un durable et haut intérêt; c'est un *choix de dépêches et ordres généraux de lord Wellington*, écrites dans les circonstances les plus remarquables de sa vie. Ce choix a été fait par le lieutenant-colonel Gurwood, lieutenant de la Tour de Londres. Cette publication est indispensable à toutes les bonnes bibliothèques.

M. J. Rey, conseiller à la cour royale de Grenoble, fait paraître aujourd'hui, chez l'éditeur Delloye, un *Traité d'éducation*, fruit de consciencieuses études. L'auteur, pendant un long exil à l'étranger, a été à même d'examiner et de comparer les divers systèmes, et son ouvrage sera consulté avec fruit par les conseils municipaux et toutes les personnes qui s'occupent d'instruction publique.

— **DES MALADIES DE L'OEIL**, confondues sous les noms d'amaurose, paralysie, goutte seréine, etc., etc. Moyens de reconnaître les affections qui causent la perte de la vue, de les prévenir et de les guérir. 1 vol. in-8°, 5 fr.

— **TRAITE DES CATARACTES** sans opérations chirurgicales (4 vol. avec pl., 7 l.), par le docteur DROUOT. Chez Bohlère, libraire, boulevard des Italiens, et chez l'auteur, 35, rue Neuve-du-Luxembourg.

## Commerce et Industrie.

**AVIS AUX DAMES.** — La fabrique de ROSSET vient de faire paraître pour le saison, ses nouveaux dessins de Cachemires français longs et carrés. Les personnes qui veulent acheter de confiance peuvent s'adresser à cette fabrique, qui vendant elle-même ses produits, présente de grands avantages aux consommateurs. Cette maison n'a qu'un seul dépôt à Paris, rue Neuve-Vivienne, 48, au premier, au coin du boulevard.

## Hygiène et Médecine.

La restauration complète des *Eaux et baux thermales de Saint-Amand* (Nord), est poussée avec vigueur; de grands sacrifices ont été faits par le département du Nord et par l'adjudicataire de l'établissement pour en faire un lieu commode et favorable aux malades; de grands changements, de nombreuses améliorations sont apportées tant dans les constructions extérieures que dans le régime intérieur de ces eaux, où les baigneurs et buveurs pourront bientôt trouver tout le confortable qu'on rencontre dans les baux les plus en vogue. L'heureuse situation des sources minérales de Saint-Amand dans un pays charmant, au milieu de bois pittoresques et touffus, leur proximité de champs de bataille historique, leur position au centre de l'arrondissement de Valenciennes, un des plus actifs et des plus riches du royaume, tout cela ajouté à l'efficacité bien connue des *Eaux et baux thermales de Saint-Amand*, sont de nature à y attirer cet été de nombreux baigneurs, et des visiteurs de la France et de la Belgique.

— **Maladies de la peau. Bains de Baréges inodores** du docteur Quesneville. Sous le nom expressif d'*Extrait de Baréges*, M. Quesneville prépare une substance saline à proportions définies et dont les propriétés ne sauraient varier. Au moyen de ce principe salin qu'on emploie à l'état cristallisé, on compose des bains sulfureux semblables à ceux de Baréges. Le sel en question étant identique au principe minéralisateur auquel les eaux des Pyrénées doivent leur vertu. Un avantage fort précieux qui s'attache à l'usage de l'*Extrait de Baréges* est d'économiser au moins un mois sur le temps de la cure; on ne peut guère, en effet, aller prendre les eaux des Pyrénées, sans consacrer six semaines ou deux mois à ce long pèlerinage, tandis qu'avec les bains artificiels du docteur Quesneville il suffit presque toujours de vingt à vingt-quatre jours pour compléter un de ces traitements auxquels succède ordinairement une guérison parfaite.

Voilà donc un produit (l'*Extrait de Baréges*) au moyen duquel on peut prendre des bains sulfureux sous son propre toit, sans affecter péniblement l'odorat, sans mettre baignoire et linge hors d'emploi, sans révéler à son voisinage ni à ses familiers le secret de ses maux par la seule odeur du remède employé, sans courir les risques d'un empoisonnement par distraction de l'esprit ou par confusion d'étiquette; enfin, sans émigrer vers les Pyrénées, à 80 myriamètres de ses relations et de ses affaires, et sans s'obérer par un voyage si lointain et si dispendieux.

Pommade de l'extrait de Baréges n° 1 et 2. Avec le même extrait de Ba-

reges on prépare aussi des pommades qui sont employées avec succès par les personnes qui ne peuvent prendre des bains; cette pommade très active convient surtout dans les maladies de la peau; les affections rebelles, les dartres anciennes et invétérées.

Prix des baux: 21 fr. la douzaine. — Gelatine pour baux, 3 fr. 50 c. le kil. — Pommade n° 1, 1 fr. 50 c.; n° 2, 1 fr. 75 c.; à la manufacture de produits chimiques, rue Jacob, 30, à Paris.

— Les baux de mer de PORT-LOUIS (Morbihan) ouvriront le 10 juin; un site pittoresque, un air salubre recommandent cette ville aux curieux et aux malades.

— M. Girardeau de Saint-Gervais a déjà publié plusieurs articles dans la *Lancette*, *Gazette des Hôpitaux* des 28 juin, 4 mai, 28 janvier et 8 février 1840, dans le dernier numéro de la *Propagande*, recueil des sciences médicales; dans le *Journal des maladies des Enfants*, etc.; mais ces publications n'étant connues que des médecins, nous allons donner un chapitre de l'ouvrage du docteur Girardeau de Saint-Gervais, pour démontrer qu'il est surtout écrit pour les gens du monde, et qu'il mérite place dans toutes les bibliothèques, étant destiné à être le *Fade maceum* des jeunes gens et le phare destiné à les préserver contre les écueils de leur inexpérience.

## GOUTTE ET RHUMATISME.

Pour mieux faire apprécier le caractère de la goutte, je crois devoir indiquer les signes distinctifs de la goutte et du rhumatisme ordinaires, tels qu'ils ont été déterminés par les meilleurs auteurs qui ont écrit sur ce genre d'affections. Selon Barthez, le rhumatisme affecte plus communément les grandes articulations; les petites, au contraire, comme celles des mains et des pieds, sont le siège ordinaire de la goutte.

Le rhumatisme atteint de préférence les aponévroses qui enveloppent les muscles ou les muscles eux-mêmes; de sorte que la goutte est plus ordinairement bornée aux articulations, tandis que le rhumatisme se fait sentir fréquemment dans la direction et dans une partie plus ou moins étendue des membres. Le rhumatisme aigu est rarement héréditaire; il ne survient, en général, qu'une ou deux fois dans le cours de la vie, et ses attaques ne sont pas accompagnées d'un dérangement sympathique des organes digestifs analogue à celui qui a lieu ordinairement dans la goutte. Il existe donc une différence marquée entre ces deux maladies, quoique souvent elles se compliquent l'une avec l'autre. On les désigne alors sous le nom de goutte rhumatismale, de rhumatisme goutteux. Leurs causes ordinaires sont une acrimoine du sang ou des humeurs, ou un vice héréditaire dartreux.

Quoique le rhumatisme héréditaire soit moins susceptible de se déplacer que le rhumatisme ordinaire, son immobilité n'étant pas absolue, s'il arrivait qu'un des principaux viscères en devint le siège, tels que la tête, le cœur, les poulmones, les intestins, la vessie, etc., on devrait, comme dans les cas ordinaires d'affections rhumatismales, chercher à rétablir la douleur dans la partie primitivement affectée, en y appliquant des cataplasmes de farine de moutarde et en faisant prendre intérieurement une potion éthérée, comme la suivante ou tout autre analogue: eau de Valériane et sirop de violettes, 90 grammes de chaque; éther sulfurique, 4 grammes, à prendre par cuillerée dans une infusion légère tilleul ou de bourrache.

Indépendamment de la goutte et du rhumatisme, des douleurs dues à la contagion peuvent affecter diverses parties du corps, principalement les os du crâne, les omoplates, le tibia, le cubitus, l'humérus, le fémur, le sternum. Legonflement des os, désigné sous le nom de périostose, acquiert quelquefois une telle consistance, qu'on peut la confondre avec l'ostéome, et dans ce cas, ainsi que le remarque M. Delpech, il existe toujours une fausse membrane entre l'os et le périoste enflammé. Cette membrane, d'abord molle, est fluctuante lorsqu'elle a beaucoup d'épaisseur, et si, trompé par sa nature, on ouvre la tumeur, la mortification simultanée de la fausse membrane du périoste et de l'os contigu en résulte, et cette creux peut être funeste au malade, puisque la gangrène de l'os (nécrose) peut en être la conséquence. Les douleurs fixes indiquent assez ordinairement que la substance osseuse est le siège d'une irritation ou d'un ramollissement; ce phénomène se remarque surtout chez les personnes qui ont pris des mercureux; car les belles expériences de M. Orfila sur le sublimé corrosif et l'arsenic ont prouvé que ces poisons passent dans la masse du sang et dans tous les tissus, et déjà l'on était disposé à le penser, puisque souvent on a remarqué des globules de mercure dans différentes parties du corps et souvent dans la cavité des os et à la base du crâne.

Il est donc très important de rechercher la cause des douleurs que l'on ressent et de ne point s'aveugler sur l'avenir qu'on se prépare en ne les soignant pas. D'ailleurs, toutes les maladies chroniques rebelles sont ordinairement tenues par un principe acrimonieux, et un axiome dit: *In omnibus morbis tenuibus suscipienda lues venerea*. Les moyens à employer pour la guérison

de la sciatique, de la goutte, des rhumatismes, des exostoses, catarrhes de vessie, dartres générales, etc., sont à peu près les mêmes. S'il y a une cause particulière constitutionnelle, ils se divisent en deux ordres distincts: 1° combattre le virus par des remèdes spéciaux capables de neutraliser à l'intérieur; 2° traiter les phénomènes locaux par des topiques calmants et dérivatifs. Un préjugé basé sur l'ignorance existe relativement au rhumatisme et à la goutte; on croit qu'il est dangereux de les traiter; oui, sans doute, si l'on emploie des révulsifs et des moyens extrêmes; mais il est toujours de la plus haute utilité de dépurar le sang, de guérir la cause qui produit des accidents, qui tendent toujours à augmenter à mesure qu'on avance en âge. On devra donc suivre exactement les conseils que j'indique dans mon traité, et que je vais indiquer sommairement.

Les remèdes spéciaux les plus efficaces sont excitants et on peut l'expliquer par les modifications qu'ils impriment à l'organisme, sans avoir besoin d'admettre que la maladie tient à un état de faiblesse organique, comme on le faisait jadis. L'excitation concentrée sur le tube digestif par le traitement convenable modifie graduellement et guérit l'état morbide local, par suite de la révulsion qui s'opère sur la membrane muqueuse intestinale; c'est ce qu'on peut appeler une médication dérivative ou contre stimulante. C'est un excellent moyen de calmer en peu de temps les douleurs goutteuses et rhumatismales. Lorsque l'action médicale est dirigée plus spécialement vers le système cutané, au moyen des baux, des frictions, des sudorifiques étendus et pris en abondance, combinés avec des purgations légères, l'organisme subit un mouvement d'ensemble qui favorise la dépurar générale, ce qui constitue la meilleure méthode, qu'on peut appeler système dépuratif. Le traitement général des affections contagieuses primitives et secondaires doit durer ordinairement de trente à cinquante jours.

L'action thérapeutique des médicaments spéciaux doit être dirigée plus généralement vers le système cutané et les voies urinaires; néanmoins, lorsque les systèmes séreux, fibreux et osseux sont le siège des accidents et qu'ils occasionnent ou non de vives souffrances, la révulsion sur le tube intestinal me semble préférable. Du reste, tous les moyens doivent être en rapport avec l'ancienneté et la gravité des accidents que l'on veut combattre, et pour les détails je renvoie à mon *Traité*, pages 209 à 337.

Quant aux topiques externes, on devra faire des frictions opiacées, et se servir des cataplasmes narcotiques indiqués page 573, pour calmer les douleurs lancinantes; on boira dans le jour les décoctions n° 23, n° 24 et n° 25 de mon formulaire, qu'on devra édulcorer avec les sirops dépuratifs indiqués page 598. On pourra en outre avec avantage prendre des baux de vapeur, ou mieux encore des baux égyptiens.

Les traitements que l'on fait depuis quarante ans ont été tellement mal dirigés que la génération nouvelle semble en ressentir les conséquences, surtout dans les grandes villes, et de tous côtés on voit des individus qui, comblés de fortune et d'honneurs, semblent dégoûtés de la vie. Le monde les traite de visionnaires, de fous; de malades imaginaires, et si on pouvait lire dans leur cœur, on verrait qu'ils sont réellement bien à plaindre; car leur bonheur domestique, leurs veilles, leurs nuits sont sans cesse troublés par des douleurs aiguës mal éteintes ou par les funestes ravages du mercure qu'ils ont pris étant jeunes. Quo de suicides ne doit-on pas attribuer à cette cause, car le spleen, qui en dérive, est la pire de toutes les affections de l'âme; et Frascator a eu raison de dire:

Illis nulla quies aderat, sapor omnis in auris  
Fugerat; his oriens ingrata aurora rubebat,  
His inimica dies, inimica noctis imago.

GIRARDEAU DE SAINT-GERVAIS, docteur-médecin.

L'auteur répond aux lettres de consultations sans exiger d'honoraires, et reçoit des malades à sa maison de santé. Il est visible de 10 heures à 2 heures, rue Richer, 6, à Paris.

## Avis divers.

Une nouvelle qui ne peut manquer d'être agréable aux amateurs du sport, c'est la translation du bureau du *Journal des haras, des chasses et des courses de chevaux*, rue Duphot, 10, où se trouve déjà une école d'équitation, le cercle dit des chasseurs, les salons dans lesquels M. Meunier a réuni, pendant tout l'hiver dernier et ce printemps, l'élite de la société parisienne, jalouse de profiter de ses leçons. La réunion du seul recueil hippique que possède la France à ces premiers éléments de prospérité, ne peut manquer de contribuer à la réussite d'une entreprise formée dans un but d'utilité publique.

M. Robertson ouvrira un nouveau cours d'anglais, mercredi 2 juin, à neuf heures du soir, par une leçon publique et gratuite. Une écuette est réservée pour les dames. Dix autres cours, de forces différentes, sont en activité. Le prospectus se distribue chez le concierge, rue Richelieu, 47 bis.

## Librairie Française et Étrangère de A. ROYER, 241, place du Palais-Royal, à Paris.

Commission pour la librairie et la papeterie. Livres anglais, allemands, espagnols, italiens et français. Belles éditions polyglottes; seule maison, en France, où se trouvent les ouvrages de propriété de MM. Méline, Com et Cie., de Bruxelles. Unique dépôt du PROMPT-COMPARATEUR des POIDS ET MESURES par Van Tena et Thieullen, ouvrage adopté par les ministères.

**AUX PURISTES:**  
Supplément à toutes les grammaires françaises, par Trouillot, professeur. — 1 vol. in-18, 75 c.

**DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE**, par Mac-Carthy. — 2 vol. in-8° de 1500 pages, dernière édit., 20 fr. — Ce dictionnaire est le seul qui soit complet.

**HISTOIRE NATURELLE DES INSECTES** et des **MOLLUSQUES**, 2 forts vol. in-12, ornés de 16 gr.; par M. Antelme, docteur en médecine, sous la direction de M. Geoffroy-St-Hilaire. — 5 fr.

## LAVATER, LA PHYSIOGNOMONIE

OU L'ART DE CONNAÎTRE LES HOMMES, d'après les traits de leur physionomie, leurs penchants, leurs passions, leurs vertus, leurs rapports avec les divers animaux, etc. NOUVELLE TRADUCTION, par H. Bacharach, professeur d'allemand aux écoles des mines, des ponts-et-chaussées, etc., etc. Un beau volume gr. in-8° imprimé à deux colonnes, sur papier-jésus velin, et illustré de 120 planches gravées représentant 700 sujets. — Cartonné, 24 fr.; relié, de 29 à 40.

**BIOGRAPHIE DES MUSICIENS, PAR FÉTIS**, maître de chapelle du roi des Belges. — Les six volumes parus renferment jusqu'à la lettre M incluse. — Prix de chaque: 8 fr.

**CHOIX DE DÉPÊCHES ET D'ORDRES GÉNÉRAUX DU FELD-MARÉCHAL DUC DE WELLINGTON**, par le lieutenant-colonel Gurwood, lieutenant de la Tour de Londres. — 4<sup>e</sup> livraison, in-8°, beau papier et belle impression, 2 fr. 50 c. — Affranchir.

**HISTOIRE DES CROISADES**, par Michoud. 6 vol. in-8°, — 48 fr.; net, 21 fr.

**HISTOIRE DE LA MARINE**, par Eugène Sue. 3 beaux vol. gr. in-8°, 45 grav. sur acier. — 50 fr.; net, 25 fr.

**LIVRES PROPRES À L'ÉTUDE** des langues vivantes à très bon marché. Assortiment des meilleurs ouvrages de littérature et de sciences dans toutes les langues.

RELIURES. (6824)

EN VENTE chez H. L. DELLOYE, éditeur, 13, place de la Bourse.

## TRAITE D'ÉDUCATION

PHYSIQUE, INTELLECTUELLE ET MORALE, Suivi d'ESSAIS DE COURS sur les diverses branches de l'enseignement du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> degrés, Par M. JOSEPH REY, conseiller à la Cour royale de Grenoble.

1 volume in-8, avec 3 planches. Prix: 6 francs. (6816)

## JOLI HOTEL

A LOUER, avec jardin, écurie et remise, rue Rigole, 11. (6810)3

## VENTE

après le départ d'une famille anglaise, rue de Ponthieu, 30 (faubourg St-Honoré), les vendredi 23 et samedi 24 mai 1841, à onze heures du matin, par le ministère de M. Bierführer, commissaire-priseur, rue Louis-le-Grand, 17.  
Consistant en batterie de cuisine en cuivre, porcelaines et cristaux de table, pendules, candélabres et feux en bronze doré, tableaux, gravures, porcelaines de Chine et de Sèvres, fusils, pianos droits et carrés, violons, bon linge, mobilier en acajou, bons couverts, tapis, vins de Champagne et de Val-de-Pénas, etc. (1575)6

A Louer présentement, place du Caire, 35, UN GRAND APPARTEMENT, au 1<sup>er</sup> étage, composé de 10 pièces, et propre à une maison de commerce de soieries, tulles, etc. (6794) 6

## Colbert

Premier établissement de la capitale pour le traitement végétal des Maladies secrètes et des Dartres, hémorrhagies, Taupes et Boutons à la Peau. Consult. médic. gratuites, de 10 à 2 h. par Colbert; entrée particulière, rue Vivienne, 4. (6790)

## ATLAS DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE. CARTE DE L'ALGÉRIE.

Comprenant ORAN, BOUGIE, CONSTANTINE et SES ENVIRONS, avec une notice sur la conquête de cette colonie, et la statistique de sa superficie en hectares et en mètres carrés, sa population indigène et étrangère, l'industrie commerciale et agricole, ses ressources d'avenir, indication des races d'animaux, des arbres et des plantes qui y croissent naturellement. Cette carte est la seule qui rappelle les monuments et les antiquités romaines qu'on rencontre en Algérie. Cette magnifique carte, format grand colombier, se vend 1 fr. 50 c. Par la poste, 10 c. en sus par carte. Cette carte fait partie du grand atlas Dussillion des 86 départements de la France, qui se vend 88 fr. avec une carte de France et celle de l'Algérie. Rue Laffitte, 40, à Paris. (6862)

## FORTIFICATION DE PARIS

Il sera procédé, le mercredi 2 juin, à midi, en l'une des salles de l'hôtel-de-ville, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, des travaux à exécuter au fort de Bicêtre pendant les années 1841, 1842 et 1843.  
On peut prendre connaissance du devis, cahier des charges et du bordereau des prix de base à la direction du génie, rue Belle-Chasse, n° 40. (6793)

## Maladies Secrètes.

Guérison prompte, radicale et peu coûteuse de ces maladies, par le traitement du Docteur Ch. ALBERT, Médecin de la Faculté de Paris, maître en pharmacie, ex-pharmacien des hôpitaux de la ville de Paris, professeur de médecine et de botanique, titulaire de la Croix de la Légion d'honneur, etc.  
R. Montorgueil, 21, Consultations Gratuites tous les jours.  
Nota. Ce traitement est facile à suivre en secret ou en voyage et sans aucun dérangement.  
TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE (AFFRANCHIR). (6780)

En vente chez BERQUET et PETION, édit.-commissi., 28, rue Mazarine.

## CLÉMENCE,

Par A. ARNAUD. — 2 volumes in-8. — Prix: 15 fr.

20 Francs par an, 25 francs pour la Province.

## L'AUDIENCE, JOURNAL JUDICIAIRE

On s'abonne à Paris, rue Montmartre, 171.

## AVIS.

L'administration de L'AUDIENCE tient à la disposition du public, moyennant un abonnement d'un an, les renseignements les plus étendus sur le commerce, l'industrie et toutes les affaires en général; les indications les plus exactes sur les compagnies d'iris, ancien Elclair, — la Salamandre, — l'Union des Ports, — la Méline, — le Phénix, — la Minerve, — la Banque Philantropique, — la Caisse Fraternelle, — les Compagnies générales de Remplacement, — l'Épargne, — le Paragraphe, — la Banque paternelle, — la Caisse d'Amortissement des Dettes hypothécaires, — l'Égide, — le Soleil, — l'Alliance, — TOUTES LES SOCIÉTÉS EN COMMANDITE PAR ACTIONS, etc.

Chaque abonné de L'AUDIENCE a droit à des Consultations judiciaires gratuites et aux Fastes criminels de 1840, donnés pour rien à tout Souscripteur d'un an. (6804)1

**PLUS DE MALADIES SECRÈTES. PARALGINE**, préservatif breveté du gouvernement. — Seul dépôt, place de l'Oratoire, 4, au coin de la rue du Cor. (6805) 1

**EAUX MINÉRALES DE PASSY, FERRUGINEUSES NATURELLES.** L'établissement est ouvert tous les jours de 7 heures du matin à 1 h. du soir. — Quai de Passy, 24, route de Versailles. (6809)1

**COSMÉTIQUE ÉPILATOIRE BREVETÉ.** Aime DUSSEK, rue du Cor-St-Honoré, 13, au premier. — Reconnu, après examen fait, le seul qui détruit entièrement le poil et le duvet, sans altérer la peau, supérieur aux poudres, et ne laisse aucune racine. 10 fr. (On garantit l'effet.) Envois. (Affranchir)

Ancienne maison Laboullée.

**AMANDINE** DE FAGUER, parf. rue Richelieu, 95. Huit années d'expérience et d'un succès toujours croissant, prouvent incontestablement la supériorité et l'excellence de cette paille pour blanchir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. Prix: 4 fr. (6783)1

Ancienne maison SAINT-MARC, PATENTÉ par le Gouvernement pour la négociation des Mariages, rue Montmartre, 131.

**MARIAGES** Les personnes qui désirent se marier peuvent en toute confiance s'adresser à une saint-marc, qui a en ce moment plusieurs dames veuves et demoiselles à établir. (Affranchir.) (6778)

**MAUX DE DENTS** La GROSSETE BILLARD enlève la douleur de Dent la plus vive et Guérit la carie. Chez BILLARD, Pharm. Rue St-Jacques-la-Boucherie, 23, vis-à-vis la place du Châtelet 2 fr. la Flacon

Neutraliser le principe acide, regardé généralement aujourd'hui comme la cause essentielle de la carie dentaire; blanchir et nettoyer les dents et les empêcher de s'altérer, telles sont, avec un emploi facile, une odeur et une saveur des plus agréables, les propriétés de

## ANNONCES JUDICIAIRES.

A vendre, en la chambre des notaires de Paris, par le ministère de M<sup>e</sup> Outrebou, l'un d'eux, le mardi 15 juin 1841, midi.

## une Maison,

sise à Paris, rue Nalar, 10, au Gros-Cail-lon. Cette maison, assise sur un terrain d'une superficie d'environ 251 mètres, consiste en un bâtiment d'habitation, et un grand bâtiment de dépendances, cour, remises, vastes écuries pour 22 chevaux, vaste grenier en majeure partie planchéié. Produit net, 500 fr. Mise à prix, 12,000 fr. S'adresser audit M<sup>e</sup> Outrebou, notaire à Paris, rue St-Honoré, 354, dépositaire du cahier des charges. (1421)6

A vendre à l'amiable, en totalité ou par parties, 2,510 hectares de pâturages, Vallées et Montagnes, situées en Auvergne, dans les départements du Cantal et du Puy-de-Dôme.

Cette importante propriété, d'un revenu net, actuel et par baux, de 25,000 fr. par année, et qui par sa nature n'est pas susceptible d'aucune charge autre que l'impôt, se présente dans des conditions d'avenir tout à fait favorables et véritablement exceptionnelles, et peut être considérée, comme le placement de père de famille, le plus sûr tout à la fois, et le plus avantageux.

S'adresser, pour les renseignements et les conditions de la vente: A M<sup>e</sup> Valpinçon, notaire à Paris, successeur de M. Robin, demeurant rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, 7. (1541) 6

Étude de M<sup>e</sup> Esnôde, notaire, boulevard Saint-Martin, 33.

Adjudication en la chambre des notaires de Paris, le mardi 15 juin 1841, d'une Maison, impasse des Feuillantes, n° 14, sur la mise à prix de 36,400 fr. (1533)6